



LES ÉTAPES D'UN VOLONTAIRE.

Ouvrages de **PAUL DUPLESSIS**.

LES GRANDS JOURS D'AUVERGNE

—

Les Etapes d'un Volontaire

—

LE CAPATAZ RAMIREZ

—

UN MONDE INCONNU

—

LE CAPITAINE BRAVADURIA

—

UNE FORTUNE A FAIRE

Impr. de E. Dépée, à Sceaux.

LES ÉTAPES
D'UN
VOLONTAIRE

LE ROI DE CHEVRIÈRES.

PAR

PAUL DUPLESSIS.

1



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE.

1854

LES ÉTAPES D'UN VOLONTAIRE

—

PREMIÈRE PARTIE

—

LE ROI DE CHEVRIÈRES

CHAPITRE PREMIER

—

Lorsqu'on est dans un camp, qu'on ne dort, qu'on ne mange, qu'on ne boit et qu'on ne tue, on ne sait vraiment comment passer son temps.

Il me vint un jour à l'esprit, que, tandis

que nous avions l'histoire de tous les généraux, personne n'avait encore songé à faire celle d'un soldat : je résolus de travailler à la mienne.

J'écris le sabre au côté, mon sac me sert de bureau, ma plume est affreusement mal taillée : j'ai droit à quelque indulgence.

Je ne crois pas être né pour le métier des armes, et j'ignore s'il est dans ma destinée de devenir un auteur : par le temps d'imprévu qui court, un homme ne s'appartient pas ; les événements l'entraînent.

Les quelques noms qui surgiront de la tourmente révolutionnaire seront ceux des personnes que le hasard aura placées dans leur voie ; car l'initiative, je le répète, est

impossible aujourd'hui; la fatalité seule commande.

Quel que soit le sort que l'avenir réserve à ces pages griffonnées entre deux haltes, et dont — à tort peut-être — je remplis mon sac, mon intention bien arrêtée, bien formelle est de les laisser telles quelles, de ne jamais plus y ajouter ou en retrancher une ligne. Ecrites au jour le jour, sous l'impression immédiate des événements, et avec une impartialité que mon caractère droit et indépendant me rend facile, elles auront au moins le mérite de garder un cachet de vérité qu'un travail fait à tête reposée et plus consciencieux, sous le rapport de la forme, effacerait peut-être, ou du moins affaiblirait.

Quoique je n'aime pas à parler de ma personne, je dois cependant, pour obéir à

cette puérile curiosité qu'éprouve le public de connaître les antécédents et la position de l'auteur qu'il lit, entrer dans quelques détails et sur moi et sur ma famille : je serai au reste aussi bref que possible.

Je suis né à Lusignan le 24 août 1768. Mon père, sans être ce que l'on appelle riche, jouissait néanmoins d'une fortune fort honnête et exerçait la charge de notaire. Il était excellent pour ma mère qui méritait bien cette bonté sous tous les rapports, économisait tous les ans le tiers de son revenu pour faire la dot de mes sœurs, et me destinait la survivance de sa charge.

Lorsqu'éclata, il y a trois ans, l'orage de 89, mon père, loin de partager la joie et les espérances que la vue d'un horizon

nouveau éveillait en moi, se défit de sa charge et se retira à la campagne.

Ne recevant dans sa retraite qu'un nombre très restreint d'amis intimes, il ne tarda pas à passer pour aristocrate ; Dieu sait, sans mon oncle le patriote, quelles eussent été pour lui les conséquences de cette réputation !

Mon oncle le patriote, que j'introduis ici si brusquement en scène, sans l'annoncer, avait été jusqu'en 89 un embarras pour sa famille; incapable de suivre une ligne sensée de conduite, d'un esprit inquiet et versatil, il trouvait que la société avait besoin de grandes réformes; aussi entra-t-il avec enthousiasme dans le mouvement révolutionnaire. Aujourd'hui, son nom protége la tranquillité de mon père, et nous vaut une complète sécurité.

Au reste, je dois m'empresser de déclarer que mon oncle est un fort excellent homme ; il n'a, à mes yeux, que les trois défauts d'être paresseux, envieux et bavard : à cela près, je ne vois pas trop ce que l'on pourrait lui reprocher, car, malgré son air tant soit peu farouche, accessoire obligé de sa profession actuelle, il ne manque ni de bonté ni d'obligeance.

Parmi le nombre très restreint d'amis que mon père recevait dans son intimité, se trouvait, et doit se trouver encore, un ancien procureur du roi, grand ennemi de la république et père d'une jeune personne charmante et accomplie.

Chaque jour le procureur et moi avions, au sujet de la politique, des discussions presque violentes. Quoique mon plus vif désir eût été, comme il l'est encore au

jourd'hui, de devenir son gendre, je ne pouvais me résoudre à lui faire la moindre concession ; l'amour de la liberté l'emportait encore en mon cœur sur le sentiment profond que m'avait inspiré la vertu et la beauté de sa fille.

Cet état de choses me rendait extrêmement malheureux, et je ne savais de quelle façon m'y prendre pour allier ma passion et mon devoir, lorsqu'un matin je reçus la visite de celui que j'aurais été si heureux de pouvoir nommer mon beau-père :

— Mon ami, me dit-il en remarquant la surprise que me causait sa présence, je vois que vous ne m'attendiez pas ; mais une explication entre nous deux est devenue tout à fait nécessaire. Ne m'inter-

rompez pas, j'ai à vous parler, tant en mon nom qu'en celui de votre père.

Depuis quelque temps, vos parents et vos amis remarquent avec peine que vous entrez dans une voie funeste, c'est-à-dire dans le mouvement révolutionnaire qui entraîne le monde à sa perte. Hier encore, vous vous êtes mis en évidence par un discours trop enthousiaste prononcé au club. Croyez en ma vieille expérience des hommes et des choses ; vous jouez, en ce moment, un rôle honteux, celui de dupe.

— Monsieur, m'écriai-je en interrompant l'ancien procureur du roi, cette fois est peut-être la centième que nous traitons ce même sujet, et jamais encore nous n'avons pu nous trouver d'accord. Ne vaudrait-il pas mieux laisser cette conver-

sation irritante ? Vous ne parviendrez jamais à ébranler ma conviction, et je n'ai pas la prétention de changer la vôtre.

— Cette crainte et cette vivacité que vous montrez dès mes premières paroles, me prouvent que vous n'êtes pas aussi sûr de vous-même que vous voudriez vous le persuader, me répondit mon interlocuteur. Avez-vous donc tellement peur de la justesse de mes observations que vous redoutiez de m'entendre ! En ce cas, il ne me resterait plus qu'à me retirer, en emportant de votre loyauté une opinion fort désavantageuse.

— Parlez, monsieur, m'écriai-je, j'ai voulu vous éviter une peine inutile, mais je ne crains nullement de vous entendre, et la preuve, c'est que je suis prêt à vous écou-

ler sans vous interrompre et avec la plus grande attention.

— Je vous remercie de cette permission, et je vais en profiter. Pour éviter toute personnalité, je prends la question de haut. Mille personnes, mon cher Alexis, expliquent la révolution par mille causes différentes ; quant à moi, je n'en vois qu'une seule : elle a eu lieu parce qu'elle devait avoir lieu ! Si la noblesse ne se fût pas montrée aussi frivole et aussi peureuse, le tiers-état aussi entreprenant et envahisseur, le roi aussi faible et indécis, peut-être bien l'horrible crise que nous subissons en ce moment ne se serait-elle pas déclarée avec cette hideuse violence, qui épouvante à si juste titre les gens de bien et de raison ; mais le grand changement social, devenu nécessaire, n'en au-

rait pas moins abouti. C'est du jour où la royauté, croyant augmenter sa puissance, a tué la féodalité, que date le début de la révolution. A présent, parlant comme homme d'affaires et d'expérience, je vous dirai que cette ère nouvelle que vous saluez avec joie, comme étant l'aurore de la liberté, retardera peut-être d'un siècle, par son immoralité, ses excès et ses brigandages, ces sages réformes que rêve, comme immédiatement réalisables, votre jeune imagination.

Nous sommes, en France, trop imbus du principe hiérarchique pour devenir jamais de vrais républicains : il y aura un changement ou un déplacement d'aristocratie, voilà tout. Servir les ambitieux qui nous gouvernent aujourd'hui est donc à mes yeux plus qu'un crime ; c'est une

maladresse. Quant à s'associer à leurs monstrueuses fureurs, à prendre part à leurs excès, c'est là une complicité dont je ne vous ferai jamais l'injure de vous croire coupable.

— Mais, monsieur, m'écriai-je en interrompant l'ex-procureur du roi, il ne s'en suit pas pour moi de ce qu'une bande de brigands a réussi à courber Paris sous le joug de la terreur, que la France entière soit asservie. Grâce à Dieu! les provinces ne sont pas pour ainsi dire descendues encore dans l'arène, nous avons le fédéralisme...

— Ici je vous arrête, car c'est justement ce fédéralisme que vous prônez, passez-moi le mot, en étourdi, qui vous vaut ma visite de ce matin. Je reconnais avec vous que le fédéralisme est en grande vogue en

ce moment, seulement, comme toutes les choses de mode, il ne durera pas. En attendant, les départements s'arment, s'insurgent, font grand bruit, et notre petite ville, qui ne veut pas rester en arrière, vient de lever une compagnie de volontaires.

— C'est vrai, monsieur; vous pouvez même ajouter que je me suis fait inscrire, hier au soir, sur les contrôles.

— Je nè le sais que trop ; mais permettez-moi de vous adresser, et je vous supplie d'y répondre avec franchise, une seule question. Est-ce bien l'horreur seule que vous inspire la hideuse attitude prise par la Montagne qui a déterminé votre enrôlement?

A cette question, je me sentis rougir et je gardai le silence.

— Votre embarras et votre rougeur valent à eux seuls toute une explication, continua l'ami de mon père. Ils m'apprennent clairement, qu'en vous faisant inscrire parmi les volontaires fédéralistes de votre ville, vous avez obéi plutôt à la voix d'un dépit caché qu'à celle d'une conviction sincère. Vous cherchez dans le danger un dérivatif à votre amour malheureux pour ma fille : si aujourd'hui je vous accordais sa main, songeriez-vous encore à partir ?

— Non, monsieur, répondis-je avec effort, si un pareil bonheur m'arrivait, je ne partirais pas.

— Votre franchise me plaît, me répondit-il en me prenant la main d'un air pa-

ternel, et elle mérite récompense. Ce bonheur, qui vous semble impossible, ou que vous regardez au moins comme si éloigné de vous, se trouve à votre portée, et vous pouvez facilement l'atteindre. Point de transports, continua-t-il en voyant l'émotion que me causèrent ces paroles, laissez-moi d'abord achever ce que j'ai à vous dire.

— Je vous écoute, monsieur ; mais de grâce, parlez vite.

— Vous savez l'amitié qui nous unit, votre père et moi, une amitié d'enfance, vous comprendrez donc sans peine le violent chagrin, presque les remords que j'éprouverais si, après vous être engagé par suite du désespoir que vous cause mon inflexibilité, il vous arrivait malheur. Je me regarderais comme étant la cause de vo-

tre mort, et je n'oserais plus affronter le regard de mon ami ! Je viens donc vous offrir, quoique cette démarche ne soit pas précisément convenable, le moyen d'obtenir la main de ma fille. Attendez que j'aie fini pour me remercier ; il me reste encore à vous faire connaître mes conditions.

— Quelles qu'elles soient, monsieur, à moins toutefois que vous n'exigiez le sacrifice de mes opinions, j'y souscris d'avance.

— Et s'il s'agissait justement de ce sacrifice ?

— Je refuserais, monsieur, répondis-je avec une fermeté qui n'était pas sans mérite.

— Permettez, si je ne vous demandais qu'un abandon simulé de vos opinions,

cela vous serait-il aussi pénible? Mais à quoi bon toutes ces hypothèses et toutes ces questions conditionnelles, je préfère aborder franchement la question. Voici le fait:

Je tiens à l'estime de mes intimes, et je ne voudrais pour rien au monde que l'on pût m'accuser de m'être allié à un républicain : gardez donc vos convictions dans votre cœur, je ne m'y oppose pas, mais faites-m'en le sacrifice apparent. Demain je vous présenterai à ma société comme un converti, dans quelques jours comme mon gendre. Inutile d'ajouter qu'entre nous deux, dans notre intérieur, nous observerons une complète neutralité et qu'il ne sera jamais question de politique. A présent, en supposant que l'avenir nous réserve une contre-révolution, votre attitude royaliste...

— Assez, monsieur, m'écriai-je en coupant la parole à l'ami de mon père, j'éprouve pour votre fille un attachement profond et qui sera cause du malheur de ma vie ; mais quelque violent que soit cet attachement, il ne me fera jamais manquer à l'honneur. Si vous aviez exigé de moi le sacrifice de mes goûts, de mes habitudes, si vous vous étiez contenté de m'imposer une carrière ou des travaux antipathiques à ma nature, Dieu m'est témoin que j'aurais accepté ; mais renier mon opinion, je ne puis.

— Ainsi, vous me refusez ?

— Oui, monsieur ; au nom de mon amour et de mon respect pour votre fille, je refuse de devenir un lâche, un hypocrite et un ambitieux.

A cette réponse, qui devait élever une

barrière infranchissable entre l'ancien procureur du roi et moi, ce dernier, à mon grand étonnement, se mit à sourire, et me tendant la main :

— Mon cher Alexis, me dit-il alors d'un ton grave et recueilli, votre réponse vient de décider de votre sort. Je n'ai jamais arrêté dans mon esprit que mon gendre appartiendrait à telle ou telle opinion, mais seulement qu'il serait un homme honnête et loyal. Pardonnez-moi le piége que je vous ai tendu : ma fille est à vous!

A quoi bon peindre ici ma stupéfaction, puis mes transports ; le lecteur, si jamais je publie ces pages, se les imaginera sans peine. Je ne veux écrire que ma vie militaire, et j'ai hate d'y arriver.

CHAPITRE II

—

Mon père et son ami convinrent d'abord que mon mariage aurait lieu dans six mois ; mais je mis une telle instance dans mes prières, je leur représentai avec tant de force que, par le temps d'orage où

nous nous trouvions, il était imprudent de compter sur l'avenir, qu'ils consentirent enfin à diminuer de moitié ce délai. Cette concession ne me parut point suffisante, et je me remis à plaider pour que la cérémonie eût lieu de suite ; mon père resta inébranlable dans sa résolution.

— Il y a trente ans que j'exerce ma charge, me répondit-il, et je n'ai jamais vu le mariage du fils d'un notaire et avocat, et celui d'une fille d'un procureur du roi dans un présidial royal, se terminer en quinze jours... Quant à ces craintes chimériques que vous mettez en avant, laissez-moi vous rappeler, mon fils, que j'ai trente ans d'expérience de plus que vous.

— Oui, mon père, j'en conviens, mais vous n'avez pas l'expérience des révolu-

tions! m'écriai-je; on parle beaucoup d'une levée en masse de toute la jeunesse célibataire; si cette loi est rendue, que l'ordre de marcher arrive, croyez-vous que mon titre de fils d'un notaire-avocat et de gendre futur d'un ancien procureur du roi me dispensera de porter mon sac sur le dos, tout comme le premier venu?...

Hélas! l'événement ne réalisa que trop tôt mes prévisions. Trois jours plus tard, le son du tambour mettait en rumeur toute notre petite ville, et l'on publiait officiellement la loi relative à la réquisition que venait de rendre la Convention : loi portant que tous les jeunes gens non mariés, de dix-huit à vingt-cinq ans, devaient se tenir prêts à marcher à la première réquisition.

Le lendemain, je reçus l'ordre de me

rendre au rassemblement de mes camarades, pour nommer nos officiers et nous former en compagnie. Que l'on juge de mon désespoir! Je me réfugiai aussitôt chez mon futur beau-père.

— Mon cher Alexis, me dit-il, votre père et moi avons eu le grand tort de croire plutôt à notre infaillibilité qu'à votre logique ; à présent, que le mal est irréparable, il ne vous reste plus qu'à le supporter en homme de cœur.

— Quoi! m'écriai-je, vous me conseillez de partir ?

— Certes ! voudriez-vous donc vous mettre en rébellion contre la loi ?

— Vous appelez cette mesure odieuse et tyrannique une loi ? Je ne vois là, moi, qu'une monstruosité sans nom !

— Vous avez doublement tort, en votre

qualité de citoyen et de révolutionnaire. La révolution étant donnée, cette loi me semble aussi juste qu'indispensable : elle doit sauver la France de l'étranger.

— Je ne reviens pas de mon étonnement, et j'en suis à me demander si mes sens ne m'abusent pas, si c'est bien vous, l'ennemi acharné de la révolution, qui me parlez ainsi.

— Ah ! vous êtes bien tous les mêmes ! messieurs les novateurs, s'écria le procureur en haussant les épaules. Vous n'avez pas assez de mépris et de colère contre le passé, pas assez d'enthousiasme pour l'avenir, lorsque le passé s'oppose à votre ambition, et que l'avenir promet de réaliser vos espérances et vos rêves ; mais que le nouvel ordre de choses, que vous

avez fondé vous-mêmes, vienne vous troubler dans vos intérêts ou dans vos plaisirs, et voilà qu'aussitôt vous vous révoltez et devenez des Saturnes prêts à dévorer votre enfants.

— Je n'ai vu dans la révolution que la liberté!...

— Eh! mon Dieu, mon pauvre ami, me dit le procureur en m'interrompant, les esprits généreux voient toujours la liberté dans une révolution; ils ne réfléchissent pas que le despotisme peut et doit seul sortir de la violence.

— Le despotisme, de quelque part qu'il vienne, me trouvera toujours pour ennemi et disposé à lui résister, répondis-je; mais là n'est point pour le moment la question. Je ne puis rester chez moi et compromettre ma famille par ma résis-

tance. Voulez-vous m'accorder l'hospitalité et me permettre de demeurer caché chez vous jusqu'à ce que l'orage soit passé ?

— Je vous ai fait mes observations et je n'ai rien à ajouter à ce sujet. Quant au refuge que vous me demandez, c'est là une chose qui ne se refuse pas. Personne ne vous a vu venir chez moi ?

— Personne !

— C'est bien, je m'en vais de ce pas rassurer votre famille sur votre absence.

Pendant les trois premiers jours que je restai caché chez l'ancien procureur du roi, il ne fut pas une seule fois question entre nous de politique. Mon hôte savait respecter l'hospitalité. Le quatrième jour, au matin, je dormais d'un profond som-

meil lorsque je le vis entrer brusquement dans ma chambre : il avait l'air fort ému.

— Alexis, me dit-il vivement, un plus long séjour dans ma maison vous rendrait criminel, il faut que vous partiez à l'instant.

— Que s'est-il donc passé, lui demandai-je avec un sentiment d'effroi dont je ne pus me rendre compte.

— Il s'est passé, que hier, un messager envoyé par le capitaine des réquisitionnaires est venu vous réclamer chez votre père, et que sur la réponse de ce dernier que vous étiez absent, les jeunes gens de la ville, atteints comme vous par la nouvelle loi, se sont rendus ce matin, escortés de leurs parents et des patriotes exaltés,

pour opérer une perquisition chez mon pauvre ami et vous enlever de force.

— Ah! mon Dieu ! m'écriai-je avec désespoir et en me précipitant en bas de mon lit, je vois à présent seulement combien ma conduite est coupable !..... Exposer ainsi mes bons parents aux outrages de la multitude... Ah ! je cours...

— Modérez-vous, le danger est maintenant passé, mais l'action a été chaude.

Votre père, malgré son grand âge, et sa haute réputation de probité, a eu beau jurer que vous étiez absent, que jamais votre intention n'avait été de vous soustraire à la loi, que vous étiez un ardent patriote, et qu'il engageait sa parole d'honneur que le jour du départ venu, vous vous trouveriez à votre poste, on refusait de le croire et la foule qui n'aime pas à se

déranger pour rien, s'obstinait à vouloir briser les portes et à incendier la maison.

— Ah! mon Dieu! m'écriai-je en pâlissant, que ma pauvre famille a dû souffrir... Mais, au nom du ciel, comment tout cela s'est-il terminé?

— Par l'arrivée de votre oncle le patriote, qui a harangué la foule, et lui a débité, en prose, une hymne sur la liberté!

L'ancien procureur du roi achevait à peine de prononcer ces paroles, lorsque mon père, suivi de ma mère et de mes sœurs, entra dans ma chambre et se précipita dans mes bras.

— Viens vite nous rejoindre au salon, me dit-il le premier moment d'effusion

passé. Il faut que nous prenions, sans plus tarder, un parti décisif.

Je me hâtai de m'habiller, et cinq minutes plus tard, je descendis au salon où je trouvai ma famille assemblée en conseil: mon oncle le patriote occupait le fauteuil de la présidence.

— La parole est au citoyen Monteil père, dit-il avec gravité en me voyant entrer. Je recommande au public d'observer le silence.

— L'affaire qui nous réunit est aussi triste que simple, dit mon père en se levant. La révolution, sous prétexte de combattre la tyrannie, veut envoyer mon fils à la boucherie, tandis que mon fils, lui, désire rester tranquille parmi nous, épouser celle qu'il aime, et vivre en citoyen paisible. La conduite d'Alexis me

semble donc toute tracée : il doit résister à la mesure arbitraire décrétée par la Convention.

Un murmure approbateur accueillit l'opinion émise par mon père. L'ancien procureur du roi reprit la parole à son tour :

— Je ne viens pas, dit-il, discuter le décret sur la réquisition que la Convention a rendu le 23 août ; je ne veux considérer ce décret que comme un fait, et déterminer, ce fait étant acquis, ce qu'il convient de faire. Je crois, quant à moi, qu'il n'y a pas à hésiter dans son propre intérêt comme dans celui de sa famille, je conseille à notre jeune ami de partir…

A ces paroles, ma mère se leva vivement et voulut répondre à l'orateur ; mais mon

oncle le président la contraignit à se rasseoir, et le procureur du roi continua :

— Je conçois que ce conseil froisse de prime-abord le cœur d'une mère ; malheureusement, il ne s'agit pas ici d'une question de sensibilité ou de sentiment, mais de logique. Or, si Alexis se révolte contre la loi, voici ce qui arrivera fatalement : d'abord, son père sera incarcéré, sa mère et ses sœurs devront prendre la fuite, et les biens de la famille seront confisqués au profit de la nation.

J'admets à présent que vous vous résigniez à ces malheurs, et qu'Alexis lui-même consente à accepter de vous ce dévoûment insensé, sa position personnelle en deviendra-t-elle meilleure? Nullement, au contraire : traqué comme une bête fé-

roce, sans un abri pour reposer sa tête, sans une heure de sommeil pour réparer ses forces, la vie se changerait pour lui en supplice de toutes les secondes, et la chance la plus favorable qui lui resterait alors serait d'être fusillé le plus tôt possible et avant d'avoir longtemps souffert!

— Je ne me serais jamais attendu à trouver tant de bon sens dans un ennemi de la République, s'écria mon oncle avec chaleur. Le citoyen a parlé d'or, et je ne devine pas trop ce qu'on pourrait lui répondre.

— Il n'y a rien à répondre, mes chers parents, dis-je avec fermeté. J'ai laissé, par respect, mon père exprimer son opinion, mais ma résolution de partir comme volontaire a toujours été irrévocable.

— Très bien! mon neveu, dit mon oncle,

j'aime à te voir ces sentiments républicains; au reste, compte sur moi. Je m'arrangerai de façon, si la vie militaire ne convient pas à ta nature, à te libérer du service d'ici à quelques mois. En attendant, je t'enverrai des lettres de recommandation pour les plus éminents patriotes des villes où tu tiendras garnison. Je ne crains qu'une chose, c'est que ton nouveau sort ne te paraisse si heureux que tu ne puisses plus te décider à nous revenir.

Mon départ étant une chose résolue, mes excellents parents ne s'occupèrent plus que des moyens à prendre pour me rendre la route moins pénible. Ma mère voulait à toute force que l'on m'achetât un cheval.

— Gardez-vous bien de faire cela, dit

mon oncle, les camarades de mon neveu crieraient à l'aristocrate et le regarderaient d'un mauvais œil !... L'égalité avant tout !

— Laissez-moi donc tranquille avec votre égalité, mon frère, s'écria ma mère, entraînée hors de son caractère par la douleur, ce mot absurde, comme on le comprend et comme on l'emploie aujourd'hui, n'a déjà produit que trop de malheurs ; je ne puis pour ma part l'entendre prononcer sans sentir la colère me gagner.

— Si vous n'étiez pas une femme, je vous expliquerais...

— Quoi ? que l'honnête homme est l'égal du fripon, le faible du fort, le petit du grand ?...

— Mais certainement, s'écria mon oncle qui, plutôt que de reconnaître qu'il était

dans le faux, aima mieux soutenir sa sottise.

— En ce cas, citoyen, lui dit gravement l'ancien procureur du roi, permettez-moi de m'étonner de ce que l'on coupe le cou aux aristocrates, car, d'après votre système, démocrates et aristocrates sont égaux et ne font qu'un...

— Un aristocrate être l'égal d'un patriote! s'écria mon oncle avec force et indignation ; Jamais! jamais!

Cette exclamation, que je ne me charge pas de justifier, mit fin à la conversation.

Huit jours plus tard, dès quatre heures du matin, tout le monde était sur pied dans la maison; je crois pouvoir assurer que personne n'avait dormi dans la nuit, car ce jour était celui fixé pour le départ des volontaires.

A sept heures les tambours commencèrent à résonner; ma mère et mes sœurs éclatèrent en sanglots.

Mon père, voulant atténuer la violence de cette douleur, leur proposa de m'accompagner jusqu'à la place publique, où je devais me réunir, je ne dirai pas à mes compagnons de gloire, mais d'infortune; il espérait que la présence de la foule forcerait ma mère et mes sœurs à faire un violent effort sur elles-mêmes pour cacher leur chagrin.

C'était un triste spectacle que celui qui nous attendait sur la place! De tous les côtés on ne voyait que pleurs, on n'entendait que sanglots. Que de jeunes filles, que de mères, que de parentes désolées! Les gémissements dominaient le bruit du tambour et celui de la musique; jamais je

n'ai assisté à une pareille scène de désespoir.

Au reste, une chose digne de remarque et qui me frappa, fut que du milieu de cette douleur bruyante pas une seule protestation ne s'élevait contre la réquisition. A cette époque la Terreur énervant toutes les volontés, avait déjà façonné les masses à une obéissance passive ; on se lamentait et on obéissait, mais on n'osait même plus se plaindre.

Enfin le signal du départ fut donné : je serrai une dernière fois dans mes bras, ma famille et ma fiancée, puis j'entrai dans les rangs. La colonne bleue se mit alors en mouvement, et traversa rapidement la ville. Bientôt après, nous disparaissions sur la grande route, sous un nuage de poussière soulevé par nos pas !

CHAPITRE III

—

Je fus pendant plusieurs jours tellement absorbé par ma douleur, que je restai complètement étranger aux objets présents à ma vue ; je suivais machinalement mes compagnons sans avoir la conscience ni

de la distance ni des lieux, et je serais fort embarrassé aujourd'hui s'il me fallait parler des villes par où nous passâmes en suivant la route de Nevers.

Peu à peu cependant, car Dieu, dans sa bonté, a voulu que chaque douleur fût passagère, je me remis de l'abattement dans lequel j'étais plongé, et je commençai à prendre intérêt à la nouvelle vie que j'étais appelé à mener contre ma volonté.

Le premier événement qui éveilla mon attention, fut une querelle violente entre deux de mes camarades et dont je fus témoin. Le motif de cette rixe, car les deux adversaires en étaient venus aux voies de fait et échangeaient des coups de poings avec une ardeur sans pareille, était des plus futiles; il s'agissait de quelques

châtaignes que l'un des deux avait soustrait à l'autre.

— Nos camarades auraient bien dû nous éviter ce scandale, dis-je à un jeune volontaire, spectateur comme moi de ce pugilat furieux. Quand on a l'honneur ou le malheur de porter l'uniforme, on devrait se souvenir que l'on a un sabre à ses côtés et ne pas se battre comme feraient deux porte-faix.

— Mais, camarade, me répondit le volontaire, vous voyez bien qu'un duel est impossible entre ces deux amis.

— Pourquoi donc cela ?

— Mais parce que la hiérarchie militaire s'y oppose. Un simple tambour n'a pas le droit de croiser le fer avec un lieutenant.

— Quoi ! c'est notre tambour et notre lieutenant qui se démènent ainsi ?

— Eux-mêmes ; et c'est le tambour qui a commencé.

— Drôle de discipline ! Après tout, je ne vois pas trop qu'un échange de coups de sabre porterait plus atteinte à la discipline qu'un échange de coups de poings !

— Au fait, vous avez raison ; mais les deux champions n'ont jamais touché une arme de leur vie, et ils sont habitués aux gourmades, cela les excuse un peu.

A la suite de cette rixe honteuse, qui finit par des petits verres d'eau-de-vie que les combattants burent en trinquant, je m'informai des officiers qui nous commandaient, et voici ce que j'appris : notre capitaine, que son âge (il avait passé la quarantaine) exemptait de la réquisition,

était un avocat à qui il avait toujours manqué une cause : désespérant de l'avenir et voulant se dédommager du passé, il s'était engagé parmi les volontaires, et avait parlé avec tant d'abondance le jour de l'élection, qu'on s'était vu forcé de le nommer capitaine pour lui imposer silence.

La profession de notre lieutenant, avant que les suffrages de mes camarades l'eussent appelé à ses nouvelles fonctions, celui-là même qui achevait de nous donner ce beau spectacle de pugilat avec le tambour, était menuisier. Demeurant tout près de la caserne, il avait fini par retenir, avec l'intonation exigée, certains commandements de manœuvre ; il s'était donc présenté comme un grand praticien, avait été

cru sur parole, et promu à l'unanimité au grade de lieutenant.

Quant à notre sous-lieutenant, c'était un jeune niais de dix-huit ans qui quittait pour la première fois la maison paternelle. La façon grotesque dont il portait ses lunettes divertissait beaucoup les volontaires qui l'avaient pris pour plastron, et s'amusaient tout le long de la journée aux dépens de sa trop grande naïveté. Il devait son épaulette à ce que son père, ancien juge-mage, était, quoique la révolution lui eût enlevé sa charge, fort aimé et estimé.

On conçoit avec de pareils officiers quelle devait être la discipline de notre détachement : la plupart du temps, lorsque nous passions dans les bourgs, les paysans s'empressaient, et je suis forcé de recon-

naître qu'ils n'avaient pas tort, de fermer leurs portes.

A Moulins, nous donnâmes aux habitants de la ville un spectacle singulier, qu'ils n'oublièrent probablement pas de sitôt : nous voulûmes faire l'exercice.

Je ne puis me rappeler sans rire l'incroyable confusion qui suivit ce malheureux essai : ce fut un pêle-mêle à ne pas s'y reconnaître ; le grotesque atteignit jusqu'au sublime.

— Capitaine, dis-je le soir même de ce jour à notre commandant en chef, j'ai bien peur, quand nous nous trouverons en face de l'ennemi, que nous fassions une triste figure.

— Citoyen, me répondit-il avec dignité, votre propos, prenez-y garde, est sédi-

tieux. Sachez que des démocrates ne peuvent jamais être vaincus.

Cette réponse absurde me fit couper court à la conversation et je m'éloignai sans ajouter un mot. Je suis libéral de cœur et d'âme, mais je ne puis m'empêcher de reconnaître que la plupart des républicains d'aujourd'hui sont d'une exagération et d'une outrecuidance dont rien n'approche, et qui nuira toujours beaucoup, hélas, à leurs succès. Ils croient tous posséder la science infuse.

Le lendemain de notre déplorable essai guerrier, arriva par bonheur dans la ville un représentant du peuple suivi d'un bataillon de la Côte-d'Or. Ce représentant, chargé de l'organisation des troupes, nous amalgama, sans entrer dans aucune ex-

plication, parmi les hommes de son bataillon.

Notre capitaine, furieux de la perte de ses épaulettes, nous fit d'un air maussade et brusque ses adieux et s'en retourna chez lui.

Quant à moi, grâce à cet heureux privilége que possède la jeunesse d'oublier vite le passé et de se mettre de suite à la hauteur du présent, je me trouvai tout fier d'être incorporé parmi les grenadiers d'un corps régulier, et je commençai à penser que la vie militaire pourrait bien ne pas être une aussi triste chose que je me l'étais imaginé jusqu'alors. Je laissai voir la bonne volonté et le zèle nouveau qui m'animaient avec tant d'abandon et de franchise, que mes camarades y furent sensibles et que peu de jours après ils me

nommèrent caporal. J'eus alors sous mes ordres mes deux anciens officiers, c'est-à-dire mon lieutenant et mon sous-lieutenant, le menuisier tacticien et le fils du juge.

Ce fut ainsi que, par un décret de deux lignes, vingt mille officiers et plus de cent mille sous-officiers redevinrent simples soldats. Une pareille opération, d'ailleurs bonne et nécessaire, ne pouvait être faite que dans une armée de jeunes miliciens, qu'en l'an II de la République, et que par le Comité de salut public.

En arrivant à Lyon, je fus envoyé, avec un billet de logement, chez une marchande de tabac et de papier timbré, qui me reçut tellement bien, que je renonçai, comme c'était d'abord mon intention, à aller à l'hôtel.

J'employai les huit jours que je restai à Lyon, à prendre des leçons particulières d'exercice d'un vieux soldat; ces leçons me mirent à même de porter un fusil d'une façon convenable et me débarrassèrent de ma gaucherie de conscrit. Au reste, ce ne fut pas sans plaisir que j'abandonnai la seconde ville de France, car Lyon présentait alors le plus triste aspect qu'il soit possible d'imaginer; partout on ne voyait que décombres, carmagnoles, moustaches formidables, placards et fusils; un silence de mort, interrompu seulement par les sons du tambour, planait sur la malheureuse cité.

La première halte que nous fîmes après notre sortie de Lyon fut, si je ne me trompe, à un village nommé Saint-Priest. Accablé par la chaleur, nous étions alors

au mois de septembre, je m'empressai, une fois que nous eûmes rompu les rangs, d'entrer dans un cabaret: plusieurs de mes camarades s'y trouvaient déjà attablés et discutaient vivement entre eux.

— Oui, citoyens, je dis, je répète, et malheur au gredin qui oserait me contredire, que tous les malheurs de la France ont été produit par l'immoralité de son clergé, s'écriait avec violence un grenadier; je dis et je répète que la République a commis une grande faute en permettant aux calottins assermentés de rester en France. On eût dû les égorger tous sans pitié.

— Tous, c'est beaucoup, citoyen, répondit tranquillement un autre soldat, en vidant son verre.

— C'est beaucoup, dites-vous, camarade,

reprit le grenadier d'un air furieux ; eh bien, je trouve, moi, que ce n'est pas encore assez. Il fallait les brûler à petit feu, de façon à leur infliger plusieurs morts par la souffrance.

— Définitivement, citoyen, je vois que tu es enragé contre les gens d'Église...

— C'est le mot! Calottins, bedeaux et sacristains, tout ça c'est canaille et voleurs! Mais on dirait, Dieu me damne! camarade, que tu oses prendre leur défense...

— Pourquoi pas? répondit le soldat avec un flegme parfait, il y a des honnêtes gens dans toutes les classes de la société.

— Des prêtres honnêtes...

— Certes! j'en ai même connu beaucoup qui étaient fort vertueux.

— Veux-tu te taire, misérable sti-

pendié! s'écria le grenadier d'un ton menaçant ; si tu ajoutes un mot de plus , je te plonge mon sabre dans la gorge !

— Je ne veux pas me taire, parce que contredire un imbécile m'amuse, et ton sabre rouillé me fait médiocrement peur ! répondit, toujours avec le même sangfroid qu'il avait montré jusqu'alors, le défenseur du clergé.

— Alors, canaille, c'en est fait de toi ! s'écria le grenadier, qui dégaînant son sabre, se précipita vers son contradicteur.

Voyant que personne ne semblait disposé à s'opposer à cet assassinat, j'allais m'élancer entre les deux adversaires lorsque le soldat, esquivant d'abord adroitement par un saut de côté le coup qui le

menaçait, se jeta ensuite avec une telle impétuosité sur le grenadier, qu'avant que ce dernier eût le temps de se servir de son arme, il put le saisir entre ses bras.

— Holà! citoyens, retirez-vous de devant la porte, je vous prie, dit-il alors d'une voix qui ne décélait aucune émotion; voici un camarade que la fureur étouffe, et qui éprouve le besoin de prendre un peu l'air.

Aussitôt, et avec une force surhumaine, le soldat lança le grenadier en dehors du cabaret, à une distance de plus de quinze pas.

— Voilà qui est fait! dit-il alors en revenant reprendre à la table la place qu'il occupait.

La force brutale en impose toujours tel

lement aux esprits grossiers que tous les rieurs se mirent du côté du vainqueur, qui, s'il eût été vaincu, eût passé, j'en suis persuadé, un terrible quart d'heure.

Celui-ci acheva de boire à petites gorgées son verre de vin, puis se levant ensuite et nous regardant bien en face :

— Citoyens et camarades, nous dit-il, ne prenez pas, je vous en prie, en mauvaise part, et mes paroles et mon petit mouvement de vivacité. Depuis près de quatre ans que je sers avec vous, vous avez eu le temps de me connaître, et vous devez savoir que je ne suis ni un aristocrate ni un jésuite ; je crois avoir fait mes preuves de courage et de civisme ; excusez-moi donc d'être sorti pour un moment de ma douceur habituelle de caractère. Mais je n'aime pas les fiers-à-bras ; et là, fran-

chement, la conduite de ce grenadier méritait bien une légère leçon.

Inutile d'ajouter que ces explications furent accueillies avec une grande faveur par tous ceux qui se trouvaient dans le cabaret ; pas une voix ne s'éleva en faveur du vaincu.

Cet incident terminé, chacun se mit à boire ou à causer de son côté, et on ne s'occupa plus davantage de l'hercule.

— Citoyen, me dit-il alors en avançant son verre pour trinquer avec moi, j'ai remarqué le mouvement que vous avez fait tout à l'heure pour venir à mon secours, je vous prie d'agréer toute l'expression de ma reconnaissance...

— Vous n'aviez certes pas besoin d'être secouru, lui répondis-je en souriant, mais puisque vous revenez sur cet événement

et que personne ne nous écoute, puis-je vous demander pourquoi vous avez pris avec tant de chaleur — ce qui du reste m'a causé un vif plaisir, — la défense du clergé ?

Le soldat me regarda un moment, et satisfait sans doute du résultat de son examen :

— J'ai pris la défense du clergé, me répondit-il en baissant la voix, par un reste d'habitude!... Vous voyez en moi un ancien dominicain!...

En remarquant l'étonnement que me causa cet aveu, le soldat se mit à sourire.

— Par le temps des métamorphoses qui court, continua-t-il, vous avez tort d'être surpris de voir un ancien moine affublé d'un mousquet et d'une giberne, car nous

assistons tous les jours à des spectacles tellement étranges que les choses bizarres et imprévues sont les seules auxquelles on doive s'attendre aujourd'hui... Au reste, mon histoire n'a rien de bien extraordinaire.

— N'importe, je vous avoue que je serais heureux que vous vouliez bien me la raconter.

— Je ne demande pas mieux ; quelques mots me suffiront. En l'an de Notre-Seigneur 1788, le couvent des dominicains de Clermont-Ferrant, capitale de la province d'Auvergne, où j'étais premier frère, voulut faire revivre pour la dernière fois l'ancien droit de quêter, dont avait jadis été investi cet ordre, et je reçus la mission de me mettre en campagne.

Personne ne mettait en doute le succès

de ma tournée, et chacun se réjouissait d'avance des petits profits qu'elle devait nous procurer, profits, soit dit en passant, d'autant plus agréables que nous n'avions pas à en rendre compte au district; mais, hélas! nous avions compté sans la perfidie de nos voisins les capucins, qui, instruits du dessein de nos frères, s'empressèrent de faire prendre l'avance à leurs quêteurs.

Ces misérables ne bornèrent pas à cet envoi leur méchanceté : ils ordonnèrent à leurs émissaires d'insinuer adroitement dans les campagnes aux paysans, que saint Dominique, devenu trop riche, était tombé en disgrâce au ciel, et que son intervention manquait complétement d'influence. Le résultat de cette manœuvre déloyale fut ce qu'il devait être, c'est-à-

dire que mes besaces restèrent d'un vide désespérant ; je ne me sentais pas de colère.

Le Diable, qui probablement tenait à utiliser la mauvaise disposition d'esprit dans laquelle je me trouvais, me fit, sur ces entrefaites, me rencontrer dans un château avec un des quêteurs des Capucins. Je dois me rendre cette justice, que je fus d'une courtoisie extrême avec mon rival ; mais le malheureux, enivré par ses succès et ses triomphes, ne sut pas conserver une attitude convenable vis-à-vis de moi, il commença d'abord par me plaisanter sans ménagement sur le discrédit de saint François, eut l'air ensuite de s'apitoyer sur la fatigue que devait me causer le transport de mes besaces et finit enfin, en voyant que j'acceptais, sans y

riposter, ses sarcasmes, par tomber dans la plus grande grossièreté. Que vous dirai-je de plus ? ce qui devait arriver, arriva, c'est-à-dire que vint un moment où, exaspéré par les rires stupides et insultants de la valetaille, qui assistait à mon exécution et s'en réjouissait outre mesure, je ne fus plus maître de la fureur qui grondait en moi. D'un seul coup de poing j'abattis à mes pieds mon rival.

Je suis encore à me demander aujourd'hui si j'ai eu le malheur — ce qui, à vous parler franchement, me paraît chose assez probable — de le tuer pour tout de bon. Quoi qu'il en soit, mon exploit accompli, je m'empressai de prendre la fuite et de regagner mon couvent, où mes confrères me reçurent avec transport et m'as-

surèrent que ma conduite me faisait le plus grand honneur.

Malheureusement la justice ne partagea pas cette opinion, et une nuit que je dormais du sommeil du juste, la maréchaussée envahit notre couvent : je fis un paquet de tous les objets qui me tombèrent sous la main, et je m'enfuis par une issue connue de moi seul.

Je me réfugiai d'abord du côté de La-marche, pays pauvre et inconnu, où l'on ne songea pas à me poursuivre; puis, peu de temps après, les ordres ayant été abolis, et la faim commençant à se faire sentir, je m'engageai comme simple soldat. Voilà, citoyen, mon histoire.

Ce récit, du temps passé — car le siècle avait marché si vite, pendant les dernières années, que la suppression

des couvents me semblait alors un événement fort ancien — ce récit, dis-je, me divertit et me donna l'idée de me faire un camarade de l'ex-dominicain qui au demeurant, me parut être un assez bon diable.

— Ma foi, lui dis-je, à présent que nous nous connaissons, si vous voulez, nous deviendrons amis. L'isolement dans lequel je me trouve me pèse, et je ne serai pas fâché d'avoir un camarade.

— Avec plaisir, citoyen, me répondit-il en me tendant la main ; topez là ! Je me nomme Anselme. Entre nous, maintenant, c'est à la vie et à la mort !

— Êtes-vous content à présent de votre nouveau sort, Anselme ? lui demandai-je.

— Ma foi, je ne me plains pas ! J'aime la vie du grand air et des aventures, et les

privations raisonnables ne m'épouvantent pas.

— A propos, êtes-vous patriote?

— Moi, patriote, s'écria Anselme d'un air indigné, jamais! Je suis tout bonnement républicain.

— Mais n'est-ce pas là la même chose?

— Ah! mais non. Le patriote, ou du moins celui qui se pare de ce titre, est ordinairement ou un lâche ou un spéculateur. L'homme qui n'a pour toute fortune que l'intention de s'approprier le bien d'autrui, de même que celui qui craint pour la chute de sa tête, s'empressent, l'un par cupidité, l'autre par peur, de crier partout et bien haut qu'ils sont patriotes; celui qui veut se venger d'un ennemi ou perdre un rival, l'orgueilleux avide d'honneur, l'imbécile qui suit le torrent, sont tous des

patriotes, et cependant il n'y a pas parmi eux un seul républicain.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que cet amalgame de patriotes et de républicains, jettera plus tard quelque confusion dans l'histoire de notre temps, et empêchera d'en bien juger les hommes à leur juste valeur! Quant à moi, je déplore les sanguinaires atrocités et les monstrueuses infâmies qui déshonorent notre époque, et je ne désire qu'une chose: un gouvernement républicain qui soit enfin assez persuadé de l'excellence de l'idée qu'il présente pour ne pas croire qu'il faille l'imposer par la violence et par la terreur.

Après tout, camarade, à vous parler franchement, la politique m'importe assez peu, et si vous voulez bien le permettre,

nous bannirons ce sujet de conversation de nos entretiens.

Ces paroles d'Anselme, qui répondaient assez bien à mes propres sentiments, me parurent être celles d'un honnête homme, et augmentèrent le plaisir que j'éprouvais d'avoir fait sa connaissance: je ne puis dire combien j'étais heureux de sortir de mon isolement et de penser que j'avais alors, sinon un ami, du moins un bon camarade.

Il fut décidé entre Anselme et moi que nous prierions le commandant de notre bataillon de nous mettre tous les deux dans la même compagnie, et que, autant que faire se pourrait, nous prendrions des billets de logement de façon à nous trouver le plus possible ensemble.

Nous étions en train de vider une bou-

teille de vin vieux que j'avais fait apporter pour cimenter notre récente camaraderie, lorsque le son des tambours qui battaient le rappel nous força d'abandonner la table et nous conduisit dans la grande rue de Saint-Priest; c'était une communication que notre commandant avait à nous faire.

Il s'agissait d'envoyer un détachement dans les montagnes du Forez, principalement dans le village de Chevrières, pour atteindre les insoumis à la loi de la réquisition.

Comme notre bataillon était alors exténué par les marches forcées qu'il avait eu à subir et que presque toutes les compagnies comptaient dans leurs rangs un assez grand nombre de malades, le commandant demanda cinquante hommes de bonne volonté pour cette pénible et pa-

triotique mission, avec promesse d'inscrire leurs noms dans le bulletin.

Anselme fut le premier à se présenter, et je me hâtai de suivre son exemple.

— Pourquoi donc, camarade, lui dis-je, lorsqu'une demi-heure plus tard notre petit détachement se trouva au complet, avez-vous montré un tel empressement à faire partie de la colonne expéditionnaire que l'on envoie dans les montagnes du Forez? Si je ne me trompe, notre mission n'a rien de bien agréable en elle-même : persécuter, poursuivre et arrêter de pauvres diables, qui préfèrent travailler la terre et nourrir leurs parents, à aller se faire tuer sans savoir ni pour qui, ni pourquoi, à la frontière, est un passe temps qui ne me sourit que fort médiocrement.

— Je me suis offert, répondit Anselme,

d'abord parce que j'aime beaucoup mieux faire partie d'un petit détachement isolé que de suivre une colonne...

— Et cela pour quelle raison?

— Mais, par la raison que les colonnes affamant les pays par où elles passent, sont précédées ordinairement par la terreur, de sorte que chacun se sauvant, ou cachant ses provisions, elles meurent à moitié de faim, tandis que les hommes d'un petit détachement sont nourris, choyés et hébergés par les paysans, qui tous, plus ou moins, possèdent quelque parent réfractaire, et tiennent à se mettre au mieux dans les bonnes grâces de ceux entre les mains de qui ces parents pourraient tomber.

— Je comprends. Votre acte de bonne volonté, qui vaudra l'insertion de votre

nom au bulletin, est tout bonnement un acte de gourmandise.

— Et d'humanité aussi, car quoique je ne vaille pas grand chose, je suis heureux cependant toutes les fois que ma position me met à même de rendre rervice à mes semblables. Or, dans la mission dont nous sommes chargés, il y a vingt à parier contre un que je trouverai l'occasion d'être utile à quelque pauvre diable.

— Anselme, répondis-je en lui serrant cordialement la main, je vois que nous sommes faits pour nous entendre. Allons achever notre bouteille de vin.

CHAPITRE IV.

—

Nous étions attablés de nouveau dans le cabaret, et nous causions de notre expédition prochaine, lorsqu'un individu dont le costume annonçait un habitant des montagnes, et qui, la tête appuyée sur ses

mains et ses mains sur la table, semblait dormir d'un profond sommeil, se réveilla tout-à-coup, et s'adressant à nous avec un accent des plus prononcés :

— Ne parlez-vous pas du Forez, citoyens militaires, nous dit-il.

— Oui, nous en parlons, lui répondis-je assez étonné de cette question. Mais que t'importe!

— A moi! rien, citoyen soldat. Seulement, comme je suis du pays, j'ai pensé que vous ne seriez pas fâché d'avoir quelques renseignements : voilà pourquoi j'ai pris la liberté de me mêler à votre conversation...

— Il paraît, l'ami, que tu as le sommeil léger! dit Anselme en regardant fixement le montagnard.

— Je ne dormais point, citoyen soldat! Je pensais comme ça à un procès qui me tourmente et pour lequel je me rends à Lyon, répondit le paysan qui ne parut nullement troublé de l'observation de mon camarade.

— Et quels sont les renseignements que tu as à nous donner!

— Dame, citoyens, c'est à vous à m'interroger. Je ne puis pas deviner, moi, quels sont vos désirs et vos goûts. Je suis un garçon simple d'esprit et qui ne brille pas, dit-on, par son intelligence. Interrogez-moi, et je ferai en sorte de vous satisfaire de mon mieux. A défaut de perspicacité, j'ai du moins de la rondeur et de la franchise.

— Perspicacité, rondeur, briller par son intelligence! répéta lentement Anselme

en me lançant un regard à la dérobée, pour m'avertir de me tenir sur mes gardes; voilà, l'ami, des expressions qui ne sentent pas la montagne.

— Je ne vous comprends point! dit le paysan en riant d'un air hébété, faut croire que vous êtes un savant et que vous me parlez de choses au-dessus de ma portée.

A cette réponse, j'examinai avec plus d'attention notre étrange interlocuteur : à l'assurance affectée de son maintien, à son rire de mauvais aloi, à ses gestes brusques et saccadés, qui dénotaient une émotion intérieure et comprimée, je me convainquis que sa position sociale n'était nullement celle qu'il affichait, et qu'évidemment il était travesti et jouait un rôle.

Je récapitulai alors rapidement dans ma

mémoire les propos qu'Anselme et moi venions de tenir devant lui, et ce ne fut pas sans un certain effroi que je me rappelai que dans notre conversation intime il avait été question de l'indulgence aveugle que nous comptions montrer envers les insoumis à la loi du 23 août. Si cet homme était un espion du gouvernement, l'affaire pouvait devenir fort grave pour nous. Je résolus d'éclaircir au plus vite mes soupçons.

— Quelle est votre profession, l'ami, lui demandai-je.

— Je suis de ceux qui nourrissent les riches et qui pourtant manquent eux-mêmes la plupart du temps de pain, — me répondit-il, je suis un laboureur.

— Oh ! qui travaillent pour les riches, c'est une façon de parler, continuai-je en riant; vous voulez dire qui font travailler,

car vous m'avez l'air d'un bon vivant, et je crois que vous êtes plus souvent placé devant une table bien servie qu'attelé à votre charrue.

— Vous vous trompez, citoyen, je suis non un fermier, mais un pauvre garçon laboureur qui vend les sueurs de son corps pour un vil et insignifiant salaire...

— Vraiment! Et bien là, franchement, à la finesse et à la blancheur de vos mains on ne se douterait pas que vous êtes un conducteur de charrue, — lui répondis-je en le regardant fixement entre es yeux.

— Farceur! s'écria le paysan en affectant de rire aux éclats, tandis qu'une vive rougeur empourprait son visage, vous voulez vous gausser de moi! Mais dites-moi donc, vous qui êtes savant, comment

faut-il que je fasse pour engager mon procès? Vous me rendriez un fameux service en m'expliquant ces chicanes auxquelles je ne comprends rien. Voici la chose en deux mots : j'ai dans le temps acheté une vache que je devais payer.....

— Anselme, dis-je en interrompant le prétendu paysan dans le récit de son prétendu procès, car le travestissement de l'inconnu était une chose qui ne faisait plus doute pour moi, — voici quatre heures qui sonnent, et j'entends mes camarades qui arrivent, fidèles à notre rendez-vous ! Je ne sais, mais j'ai idée que nous allons rire... Va donc les recevoir.

Anselme me comprit à demi-mot, ce qui me donna une fort bonne idée de son

intelligence, et prenant son fusil, il fut se placer devant la porte.

Quant à moi, me levant aussitôt de dessus le banc où j'étais assis, je me mis devant la fenêtre du cabaret qui donnait de plain-pied sur la rue. Cette porte et cette fenêtre étaient les seules issues par où l'on pu sortir de la pièce où nous nous trouvions.

— Puisque vous ne voulez plus causer, à revoir, citoyens, — nous dit alors l'inconnu, qui, se levant à son tour, se dirigea tranquillement, et les mains dans ses poches, vers la porte.

— Fâché de vous retenir, aimable convive! s'écria Anselme en le mettant rapidement en joue; mais votre conversation est si agréable que je tiens à en faire jouir mes camarades. Ah! restez tranquille, je

vous en prie, et laissez retomber ces pistolets dont j'aperçois la crosse sortir à travers les fentes de vos poches... ou sans cela!... Vous savez le proverbe : « Il vaut mieux tuer le Diable que le Diable vous tue. »

— Ne craignez rien, monsieur, dit alors le paysan, je ne résisterai pas. J'ai maladroitement engagé la partie et j'ai perdu, voilà! Relevez votre fusil, je suis un homme loyal, qui n'ai jamais contesté une dette de jeu. Ma tête vous appartient.

Il y avait un tel accent de résignation et de dignité tout à la fois dans la façon dont l'étranger prononça ces paroles que, malgré moi, je me sentis ému.

— Citoyen, lui répondis-je, nous sommes des soldats, et non des délateurs; no-

tre rôle, et j'avoue que j'en suis fier, est de combattre à la frontière les ennemis de la République, de mourir en la défendant, mais nullement de pourvoir de victimes les bourreaux.

Si nous avons usé d'un semblant de violence à votre égard, c'est que nous vous avons pris pour un espion et que nous avons craint que vous n'essayiez de tirer parti, pour nous perdre, de nos propos immodérés. La frayeur que vous venez de montrer, en croyant que nous allions vous livrer, ne nous laissant aucun soupçon à cet égard, nous ne vous retenons plus; vous êtes libre de vous retirer.

L'inconnu m'écouta en silence, mais bientôt des larmes jaillirent de ses yeux,

et son émotion fut telle qu'il dut appuyer sa main sur son cœur.

— Ah, messieurs! s'écria-t-il enfin en prenant dans les siennes la main d'Anselme et la mienne, qu'il serra avec effusion, si tous les républicains agissaient comme vous, je ne serais pas aujourd'hui caché sous des habits de paysan et errant dans la montagne!...

Vous compteriez un homme de plus dans vos rangs, et un homme qui présenterait gaîment sa poitrine aux balles de l'étranger!... Mais hélas!... merci, messieurs, merci! Puissé-je être un jour à même de reconnaître votre générosité. Et qui sait? Vous allez dans les montagnes du Forez, l'heure n'est peut-être pas si éloignée où il me sera permis de payer

ma dette de reconnaissance!..... A revoir.

L'inconnu, après nous avoir de nouveau serré les mains, se dirigeait vers la porte lorsqu'Anselme le retint :

— Citoyen , lui dit-il, croyez-vous donc que dans les montagnes du Forez...

— Ah ! pardon, monsieur, dit doucement l'inconnu en interrompant mon camarade, permettez-moi de vous faire observer qu'une seule question de vous gâterait votre bonne action.

— Au fait, c'est juste, et vous avez raison, citoyen — dit Anselme — je n'ai pas, moi, le droit de vous interroger : bon voyage et que Dieu vous protége!

Après le départ du prétendu et mystérieux paysan, nous gardâmes pendant un

moment, Anselme et moi, le silence. Je crois que nous étions tous les deux plus émus que nous ne voulions nous l'avouer; enfin mon camarade partit d'un grand éclat de rire.

— Quel est donc le motif de votre gaîté? lui demandai-je.

— Je ris, me répondit-il, en songeant à la bizarrerie que présentent souvent les destinées humaines; il y a deux heures à peine, vous et moi, nous ne nous connaissions point, et voilà qu'à présent, nous sommes liés d'une étroite amitié, et que nous venons de mériter la guillotine ensemble.

— Le fait est qu'il y a mille à parier contre un que nous avons sauvé un émigré.

— Vous repentiriez-vous de ce que vous avez fait?

— Loin de là, je suis prêt, au contraire à recommencer. Seulement, je ne crois pas qu'il nous serait bien profitable de raconter cette aventure au premier venu.

— Oh ! quant à moi, ne craignez rien ; les gens qui ont été attachés à l'Église savent mieux que personne au monde garder un secret.

Le lendemain de cette conversation, le détachement dont je faisais partie, avec Anselme, se mit en marche au point du jour ; le chef commandant notre expédition était un vieux capitaine qui, d'après ce que m'apprit mon camarade, ne brillait pas par son humanité et trouvait son plaisir dans les souffrances d'autrui.

Quoique la distance que nous eûmes à parcourir ne fût pas très grande, les rou-

tes étaient si abominablement mauvaises, que nous mîmes trois jours entiers à atteindre le village de Chevrières, le point central de nos opérations.

Je n'ai jamais vu un site plus sauvage, plus agreste et plus pittoresque que celui de Chevrières : situé aux pieds d'immenses rochers aux formes fantastiques et bizarres, éloigné de toute habitation, et enveloppé sous le vert manteau de grandes forêts, ce village ressemble à une oasis perdue au milieu des déserts.

— Voilà une position géologique qui doit donner à réfléchir à notre capitaine, et qui pourrait bien compliquer sa mission, dis-je à Anselme. Il me semble impossible que les habitants de ce village ne soient pas des hommes rudes et indépendants; la nature âpre et sauvage qu'ils

ont sans cesse devant les yeux doit influer sur leur caractère; j'ai bien peur que nous ne soyons venus nous heurter contre des volontés de granit.

— Ma foi, camarade, à vous parler franchement, cela m'est on ne peut plus égal : que je parvienne à me procurer un lit passable et une table suffisamment garnie, voilà tout ce que je demande. La réussite de notre mission me touche peu.

Environ une lieue avant d'arriver à Chevrières, nous trouvâmes un vieillard qui, une faucille sur son épaule, se rendait à ses travaux; notre capitaine l'appela aussitôt :

— Citoyen, lui dit-il, voici plus de deux heures que du sommet d'une hauteur nous avons aperçu le village de Chevrières, et

cependant il me paraît que nous ne sommes pas encore près d'arriver, car tu es le premier habitant que je rencontre. Dis-moi, — car, grâce à tous ces maudits sentiers à peine tracés, et qui se croisent en tous sens, on ne sait plus où se diriger, — faisons-nous bonne route?

— Oui, citoyen, répondit le vieillard avec un accent montagnard très prononcé et en se disposant à poursuivre son chemin, mais notre commandant le retint et continuant ses questions.

— Tu es de Chevrières, n'est-ce pas? Eh bien, je t'apprendrai que ton village est fort mal noté dans les papiers de la République; on prétend qu'il sert de refuge à tous les insoumis à la réquisition, que c'est un vrai nid de conspirateurs; voyons, réponds-moi franchement la vérité et

n'essaie pas de m'en imposer, car cela pourrait te coûter cher : ces accusations sont-elles fondées ?

— Ah ! ce sont-là de vilains mensonges, mon bon officier, s'écria le vieillard, dans un patois que je dois traduire ici pour l'intelligence du lecteur, et que nous eûmes beaucoup de mal à comprendre; tous les jeunes gens de Chevrières sont partis pour l'armée et versent en ce moment leur sang pour la République... Les jeunes filles sont dans la désolation, et les vieillards comme moi se voient obligés, à défaut des bras vigoureux de leurs enfants, d'aller travailler à la terre ! Cela ne fait rien, l'idée que nous possédons enfin la République soutient nos forces, nous empêche de nous plaindre et ranime notre courage.

— Je ne te retiens plus, tu peux continuer ton chemin; mais malheur à toi si tu as voulu me tromper! Je saurai bien te retrouver tôt ou tard et te faire payer cher tes mensonges.

Le vieillard s'empressa de profiter de la permission qui lui était accordée, et d'un pas rapide, vu son grand âge, il disparut bientôt entre les rochers, dans une direction opposée à celle que nous suivions.

— N'avez-vous pas remarqué, camarade, dis-je à Anselme, l'air narquois avec lequel ce villageois a répondu aux questions de notre capitaine. Je ne sais si je suis en ce moment le jouet de mon imagination, mais il me semble qu'il règne dans ces parages-ci un silence étrange et qui n'est pas naturel.

— Ne voudriez-vous pas, me répondit Anselme en riant, que des nymphes sortissent de ces rochers pour venir nous saluer à notre passage?

— Je ne suis pas aussi exigeant, mais je trouve que, quelque dépeuplé qu'ait été par la réquisition le village de Chevrières, nous aurions déjà dû rencontrer au moins des pâtres et des laboureurs?

— Ecoutez le son d'une trompe, que répercute au loin l'écho des montagnes. Voilà qui anime le paysage, et répond avec un heureux à-propos à votre désir.

— Non, Anselme, vous vous trompez, m'écriai-je, après m'être arrêté un moment pour écouter avec plus d'attention les sons mélancoliques et lugubres flottant dans l'espace. L'écho n'est pour

rien dans ces répétitions..... car, remarquez-le, la même note ne se reproduit pas d'une façon parfaitement identique.

— Que concluez-vous de là, grand inquisiteur ?

— Ces variantes prouvent que des musiciens invisibles et nombreux sont disséminés sur les sommets des montagnes qui nous entourent...

— C'est possible; mais, je vous le répète, que concluez-vous de là?

— Le sais-je? Je constate un fait qui me semble assez extraordinaire, et pas d'autre chose.

— Je regrette vraiment, cher ami, que votre imagination vous fasse défaut, car vous venez de commencer un roman qui promettait d'être plein d'intérêt. Voulez-

vous permettre que j'essaie de vous aider? Ces sons de trompe proviennent d'espions cachés qui avertissent les insoumis de notre approche, afin que ceux-ci puissent regagner les souterrains qui, dans les moments critiques, leur servent de refuge! Que pensez-vous de cette explication?

— Je pense, Anselme, que vous venez peut-être de dire la vérité, sans vous en douter et en plaisantant. Oui, plus j'y réfléchis, et plus cette explication me paraît plausible.

— J'admire votre sérieux, Monteil! s'écria Anselme en éclatant de rire; vraiment, je vous conseille d'abandonner, dès que vous le pourrez, le fusil pour la plume. Vous me semblez tout à fait organisé pour devenir un auteur...

Voyant que l'ancien dominicain opposait une complète et moqueuse incrédulité à mes appréhensions, je coupai court à notre conversation et je gardai un silence absolu jusqu'à notre arrivée au village.

CHAPITRE V.

—

Chevrières, lorsque nous y entrâmes, présentait l'aspect de l'abandon et de la solitude : les portes et les fenêtres des chaumières étaient fermées, et les sons de notre tambour ne firent pas apparaître un

seul de ces curieux qui, dans les campagnes, se pressent ordinairement, semblables à un troupeau de moutons, autour des détachements de militaires.

— Citoyens, nous dit notre capitaine, qui ne put s'empêcher de remarquer ce silence si extraordinaire, voilà une réception qui me donne mal à augurer du civisme des foréziens !... Au reste, je m'engage à leur faire payer cher ce manque de procédés... J'ai la liste des insoumis et le signalement de leurs parents... Je vais vous mettre en garnisaires chez ces derniers et je vous ordonne, au nom de la République, de ne pas les ménager !...

Buvez leur vin, mangez et même gaspillez leurs provisions, faites la cour à leurs filles ; rendez-leur, en un mot, votre séjour tellement pénible qu'ils soient

forcés, pour se débarrasser de votre présence, de nous livrer les insoumis dont nous avons mission de nous emparer...

Cette recommandation fut accueillie par notre détachement avec un enthousiasme qui me prouva, hélas! que les ordres cruels du commandant ne seraient que trop bien suivis: Je fis part, à voix basse, de mes craintes à Anselme.

— Que voulez-vous que je fasse à cela, me répondit-il; je suis un soldat de la République et non un don Quichotte, redresseur de torts!... Que les camarades s'amusent à leur guise, je ne puis m'y opposer.

— Mais vous et moi, Anselme?

— Eh bien, cher ami, nous resterons ce que nous sommes, de bons et d'honnêtes garçons, et nous molesterons le

moins que cela nous sera possible les habitants. Quant à boire leur vin et à tordre le cou à leurs poules, dès que nous ressentirons les atteintes de la faim et de la soif, ce sont là des choses reçues et qui ne peuvent peser beaucoup sur notre conscience de militaire.

Anselme achevait à peine de prononcer ces paroles, quand on nous fit rompre les rangs ; munis chacun de notre billet de logement, nous nous dirigeâmes vers les habitations qui nous étaient désignées et que nous indiquèrent quelques enfants que nous trouvâmes blottis derrière les haies des jardins ou dans l'encoignure des portes des chaumières.

Nous trouvâmes, en entrant dans la cabane qui devait nous recevoir, une pauvre

vieille femme, toute courbée et presque aveugle, qui filait son rouet. Ce fut à peine si notre entrée lui fit lever la tête.

— Nous sommes envoyés, la mère, pour tenir garnison chez vous, lui dit doucement Anselme; mais ne craignez rien, nous ne sommes pas méchants et nous ne vous tracasserons pas!

— Ma pauvre maison est à votre service, mes bons militaires, nous répondit la vieille femme sans cesser de filer, c'est tout ce que je puis faire pour vous...

— J'espère, pourtant, que vous voudrez bien songer à nos repas? s'écria Anselme avec inquiétude.

— Vos repas! mes bons militaires, j'ai bien peur qu'ils ne soient guère de votre goût. Toute ma fortune se compose d'une chèvre et de quelques pieds

de figuiers. Si vous aimez le lait et les fruits, vous serez servis à souhait.

— Une tasse de lait et quelques figues! s'écria Anselme avec un désespoir comique et qui me fit partir d'un éclat de rire. Comment diable voulez-vous que nous vivions avec une ration pareille? Voyons, un peu de bonne volonté, ou je me fâche...

— Vous pouvez bien vous fâcher, si cela vous amuse, mon bon et beau militaire, répondit notre hôtesse, sans manifester la moindre émotion. Que voulez-vous que me fasse votre colère? Elle ne saurait m'atteindre.

— Prenez garde, la vieille, plutôt que de nous laisser mourir de faim, nous tuerons votre basse-cour, nous saccagerons votre jardin, nous brûlerons votre mobilier, s'écria mon camarade

d'une voix de stentor, et en m'avertissant par un coup de coude de ne pas prendre au sérieux la comédie qu'il jouait.

— Je n'ai ni basse-cour ni jardin — mon excellent militaire! quant à brûler mon mobilier... regardez autour de vous... que voyez-vous?... Une chaise cassée, un rouet et un peu de paille... voilà tout ce que je possède au monde.

— Eh bien, nous vous tuerons, reprit Anselme d'une voix éclatante.

— Tuez-moi, mon doux militaire! répondit notre hôtesse du même ton monotone et résigné, qu'elle avait conservé pendant toute cette conversation; c'est un véritable service que vous me rendrez... Je suis vieille, infirme, et à charge à tout le monde sur la terre! Mon fils qui eût pu adoucir mes derniers jours, celui-là même

que vous accusez d'être insoumis, est mort il y a plusieurs années et m'a laissée seule au monde... Ne dois-je pas désirer d'aller le rejoindre au ciel !...

—Vieille sorcière, murmura Anselme avec humeur, je crois qu'il n'y a rien à en tirer.

— Dame! Anselme, si cette malheureuse n'a rien...

— Le fait est qu'elle ne me paraît pas nager dans l'opulence... Mais voilà la nuit qui s'avance et nous sommes encore à jeun... si nous allions un peu à la maraude...

— Essayons, d'abord, de nous procurer, en payant, notre dîner, et si nous ne pouvons y parvenir, eh bien, alors, nous marauderons...

Je me disposais, à sortir, avec Anselme, lorsque la vieille femme, nous adressa la parole :

— Mes bons militaires, je ne veux pas vous importuner par ma présence; lorsque vous reviendrez, j'aurai quitté cette cabane...

— Nous n'entendons point vous chasser, ma brave femme; lui dis-je.

— Je vous remercie bien, mon bon militaire de votre obligeance, mais ne soyez pas en peine pour moi, il me sera facile de me procurer chez une amie un gîte pour cette nuit.

Je sortis alors avec Anselme pour parcourir le village, mais nous eûmes beau fouiller toutes les maisons, explorer tous les alentours, nous ne pûmes nous procurer même un semblant de repas. Nos camarades étaient dans une position pareille à la nôtre, aussi, de tous les côtés, n'entendait-on qu'imprécations et jurons.

Quant aux habitants très peu nombreux — ils n'étaient pas une vingtaine — que nous rencontrâmes dans le village, ils étaient tous tellement infirmes et âgés, et semblaient si près de l'enfance, que les hommes les plus exaspérés de notre détachement ne songèrent pas à faire retomber sur eux leur mauvaise humeur.

Enfin, la nuit venue, et en désespoir de cause, nous résolûmes, Anselme et moi, de retourner à notre chaumière et d'accepter le lait et les figues que notre vieille hôtesse nous avait offerts.

Malheureusement, lorsque nous arrivâmes, notre hôtesse était partie.

— Anselme, dis-je à l'ex-dominicain, qui était tombé dans un morne désespoir, le proverbe prétend que « qui dort dîne ! » A défaut d'autre chose, couchons-nous.

— C'est, en effet, le seul parti qui nous reste à prendre, à moins que nous préférions nous brûler la cervelle. Couchons-nous, me répondit-il.

Nous nous retirâmes alors, dans la pièce du fond de la chaumière, — non sans avoir auparavant barricadé la porte d'entrée qui donnait sur la rue, — car définitivement il fallait bien reconnaître que l'on voulait nous traiter en ennemis, puis nous nous jetâmes tout habillés sur une botte de paille qui représentait notre lit.

Nous dormions presque déjà, lorsqu'il nous sembla entendre marcher dans la pièce d'entrée.

— Qui vive! m'écriai-je en saisissant mon fusil.

— Ami, et venez, me répondit une voix qui ne me parut pas étrangère.

Nous nous mîmes d'un bond, Anselme et moi, sur pied, et fort intrigués, de ce qu'après nous être barricadés, quelqu'un pût se trouver dans notre demeure, nous avançâmes en croisant la baïonnette.

Presque au même instant, le rayon d'une lanterne sourde éclaira notre chambre, et nous aperçûmes, avec un étonnement que je ne puis rendre, le prétendu paysan que quatre jours auparavant nous avions rencontré dans le cabaret de Saint-Priest.

— Il paraît, messieurs, nous dit-il en souriant, qu'il est de ma destinée de mourir de vos mains ; car deux fois seulement le hasard nous a mis en présence,

et chaque fois vos fusils se sont levés contre moi.

— Comment avez-vous pu pénétrer ici? lui demandai-je.

— D'une façon bien simple : par la porte.

— Elle était solidement barricadée, m'écriai-je, et... Mais voilà qui est étrange, les barreaux n'ont point été ôtés, elle est toujours fermée!

— C'est parbleu vrai! dit Anselme. Seriez-vous, citoyen, un magicien?

— Je ne suis qu'un homme que vous avez généreusement traité, et qui vient à son tour vous rendre un léger service, répondit le prétendu paysan. Je n'entends certes pas m'acquitter par si peu avec vous; mon intention n'est que de vous payer les intérêts de la reconnaissance

que je vous dois!... Je vous apporte tout bonnement à souper!

— A souper! répéta Anselme avec joie, ma foi, ce n'est pas de refus; je meurs de faim.

Le mystérieux inconnu plaça alors sur la table boiteuse de la chambre un panier assez lourd, dont il retira une volaille froide, deux bouteilles de vin, du pain et des fruits.

— A présent, messieurs, nous dit-il, il me reste, avant de prendre congé de vous, probablement pour toujours, car je ne crois pas que nous devions jamais nous revoir, à vous réitérer l'expression de ma reconnaissance et à vous donner un conseil : Ayez soin, pendant votre séjour à Chevrières, de ne jamais vous aventurer seuls aux environs du village.

— Pourquoi cela! sommes-nous donc en pays ennemi? lui demandai-je.

— Si vous aviez pris la peine de réfléchir un moment et de vous rappeler quelle est la mission dont vous êtes chargé, vous ne m'auriez pas adressé cette question, me répondit-il.

— Le fait est, dit Anselme, que le citoyen a raison! Nous n'avons pas été envoyés ici précisément pour faire le bonheur du paysan, et je conçois que les habitants de Chevrières ne nous portent pas dans leurs cœurs... J'avoue franchement que je ne serais pas fâché de quitter ce village...

— Oh! quant à cela, ne craignez rien. Vous n'y resterez pas longtemps, nous dit en souriant d'une singulière façon notre mystérieux et inconnu ami.

— Y aurait-il un complot pour nous chasser ? Compte-t-on nous faire tomber dans quelque embuscade ?

— Rassurez-vous, messieurs ; pour peu que votre conduite soit tolérable, c'est-à-dire pour peu que vous vous contentiez de piller et de jurer, il ne sera rien tenté contre vous. Seulement, si vous avez quelque influence sur vos compagnons, conseillez-leur bien de ne se porter à aucune fâcheuse extrémité envers les quelques habitants qui se trouvent en ce moment à Chevrières.

— Ah ! ça, citoyen, là franchement et entre nous, vous êtes un conspirateur ! n'est-ce pas ? dit Anselme.

— Si vous appelez de ce nom l'homme qui, innocent de tout crime, essaie de

soustraire sa tête à l'échafaud, oui, en effet, je suis un conspirateur.

— Vous êtes probablement un noble, un émigré?

— Que vous importe! ne voyez en moi qu'un ami dévoué : cela doit vous suffire! Mais il se fait tard et il est temps que je me retire. N'oubliez point, dans le cas où vous resteriez encore quelques jours à Chevrières, ce qui au reste n'est pas probable, le conseil que je vous ai donné de ne pas vous aventurer seuls dans les environs. A présent, adieu.

— Permettez, citoyen, s'écria Anselme en saisissant par le bras l'inconnu, pourquoi pensez-vous qu'il n'est pas probable que nous restions quelques jours encore à Chevrières?

— Parce que le commandant de votre

détachement ne se plaira sans doute pas ici !

— Le capitaine se plaît partout là où il y a des mesures de rigueur à prendre, des ordres sévères à faire exécuter. Nous en avons encore au moins pour quinze jours de séjour ici.

— Je ne crois pas ! dit l'inconnu en accompagnant sa réponse d'un sourire narquois. Au reste, observez demain avec attention la figure de votre capitaine, vous y verrez sans doute la trace de l'insomnie que lui auront causé ses réflexions de cette nuit. Mais l'heure s'avance, et je dois me trouver, avant le lever du soleil, à dix lieues de Chevrières. Encore merci, et adieu !

L'inconnu nous donna alors, à Anselme et à moi, une chaleureuse poignée de

main, et je me dirigeais vers la porte pour lui ouvrir, lorsqu'il éteignit tout à coup sa lanterne ; nous nous trouvâmes plongés dans une obscurité profonde.

— Êtes-vous fou ! m'écriai-je ; — rallumez donc votre lumière. — Mais il ne me répondit pas.

— Vous êtes-vous donc envolé, citoyen magicien ? dit Anselme. — Le même silence continua de régner.

En proie à une vive surprise, je me dirigeai à la hâte et à tâtons vers l'endroit où, avant de me coucher, j'avais déposé ma pierre à feu, mon amadou et mon briquet, et je m'empressai d'allumer une chandelle.

Que l'on juge de mon étonnement et de celui d'Anselme : l'étranger avait disparu.

CHAPITRE VI

—

Il est probable que si une tierce personne fût entrée en ce moment dans notre chaumière, elle n'eût pu s'empêcher de rire en voyant l'air de stupéfaction, d'hébétement même, c'est le mot, avec lequel Anselme et moi nous nous regardions.

Je fus le premier à rompre le silence.

— Eh bien, dis-je à mon compagnon, que pensez-vous de cette aventure ?

— Je pense, me répondit-il que j'ai eu tort de mettre en doute, jusqu'à ce jour, l'existence du diable ? Je ne sais plus ou j'en suis. Mais voyons donc un peu la porte ; elle s'ouvre peut-être au moyen d'un ressort secret ?

— Comment voulez-vous que des traverses de bois, que nous avons placées nous-mêmes, puissent se mouvoir au moyen d'un ressort secret ?

— En effet, cela me semble impossible. Au reste, regardez ; tout est en ordre : on n'a rien déplacé.

— Alors il faut absolument que cette chaumière possède quelque issue souterraine. Si nous sondions avec les baïon-

nettes et les crosses de nos fusils les murs et le plancher?

— C'est une idée; essayons.

En vain examinâmes-nous avec le plus grand soin le sol et les murailles; la crosse de notre fusil, partout où elle s'abattit, produisit un son mat et sec, qui nous prouva jusqu'à l'évidence qu'aucune issue secrète n'existait dans la chaumière.

— Vraiment! s'écria Anselme c'est à devenir fou d'étonnement! Je pense que nous ferions bien de ne plus nous occuper davantage de ce mystère. Soupons, cela nous distraira.

Comme j'étais à jeun depuis le matin, je me rendis sans peine à cette invitation; nous nous mîmes à table.

Je dois rendre cette justice à notre bi-

zarre ami, dont soit dit en passant, car je ne tiens nullement à donner de fausses espérances au lecteur, il ne sera plus jamais question; je dois, dis-je, lui rendre cette justice d'avouer que sa volaille était cuite à point, ses deux bouteilles de vin de première qualité, et ses fruits de choix.

Ce repas, dont nous avions si grand besoin, achevé, nous regagnâmes notre lit, ou, pour être plus exact, notre botte de paille, et nous nous préparâmes à dormir. Toutefois, nous décidâmes que cette fois nous laisserions jusqu'au jour notre chandelle allumée.

Il devait y avoir déjà assez longtemps que le sommeil avait abattu mes paupières, lorsqu'une forte pression, que je

ressentis à mon bras, me réveilla en sursaut.

— Silence, c'est moi, me dit vivement Anselme à voix basse.

— Qu'y a-t-il ? des revenants...

— Ne plaisante pas, camarade ; je t'assure que je ne suis pas rassuré du tout. Écoute..... N'entends-tu pas ce bruit qui semble sortir des entrailles de la terre ?...

— Oui, en effet, voilà qui est étrange ! Mais, j'y pense... Au fait, pourquoi pas ? cela n'aurait rien d'extraordinaire...

— Voyons, parle vite : quelle est ton idée ?

— Tu ne la partageras peut-être pas, Anselme : quant à moi, je t'avertis que je n'en démordrai plus ! mon opinion,

vois-tu, est que nous nous trouvons dans un repaire de faux-monnayeurs !

— Ah bah ! tu crois ? Après tout, c'est fort possible. Ce sont des conspirateurs royalistes qui contrefont probablement des assignats.

— Tu complètes mon idée ; écoute. Oui, c'est bien cela, je distingue le bruit régulier d'un balancier... Que faire, Anselme ?

— Dame ; leur laisser faire leurs assignats, puisqu'il n'est pas en notre pouvoir de nous y opposer, et nous rendormir.

— Mais demain matin.

— Eh bien ! quoi, demain matin ?

— Ne trouves-tu pas qu'il serait de notre devoir d'aller prévenir notre capitaine de notre découverte ?

— Je ne sais pas trop. Nous avons été envoyés à Chevrières pour rechercher des insoumis et non des faux-monnayeurs ! Je n'aime point, moi, me mêler des affaires qui ne me regardent pas personnellement.

— Cependant, connaître un crime et ne pas le révéler, n'est-ce pas s'en rendre complice ? Qu'un proscrit se déguise en paysan pour se soustraire au couperet révolutionnaire, je n'ai rien à voir à cela, et je préférerais plutôt me faire tuer à le dénoncer ! Mais des faux-monnayeurs, Anselme !...

— Au fait, oui, c'est bien grave. Eh bien, nous en parlerons au capitaine : en attendant, recouchons-nous et tâchons de finir tranquillement notre sommeil, si souvent interrompu !

— Je n'ai plus sommeil ; dors en paix, je veillerai.

Anselme ne se fit pas répéter cette invitation : il s'étendit sans plus tarder sur sa paille, tandis que je fus me mettre, — car il faisait, dans la pièce où nous nous trouvions, une chaleur qui m'incommodait, — sur le seuil de la porte d'entrée.

Il pouvait y avoir une demi-heure environ que je respirais le frais, lorsqu'il me sembla apercevoir, à travers les ombres épaisses de la nuit, et à une centaine de pas de moi, se mouvoir comme des ombres.

Je pris mon fusil, et, voulant éclaircir ce nouveau mystère, je m'avançai doucement sur la pointe des pieds, et presque en rampant, dans la direction où j'avais

entrevu ces espèces de fantômes. Favorisé par un accident de terrain, qui me permît d'avancer sans me découvrir, j'atteignis une haie touffue, où je me blottis, malgré les ronces et les épines qui déchiraient mes vêtements et ensanglantaient mes mains.

Que l'on juge de mon étonnement, lorsque je vis sortir d'une assez grande et belle maison, la plus remarquable de Chevrières, une centaine d'hommes armés de faux et de fusils. Cependant le matin, lors de notre arrivée dans le village, à peine y avions-nous trouvé, je l'ai déjà dit, une vingtaine d'habitants, tant enfants que vieillards ! Comment pouvait-il donc se faire que d'une seule maison sortît une troupe de monde aussi considérable ? Je me perdais en conjectures.

Au reste, mes découvertes s'arrêtèrent là ; car ces hommes, ayant échangé entre eux quelques mots d'une voix tellement basse, qu'il me fut impossible d'en saisir un seul, ne tardèrent pas à se s éparer, et s'éloignèrent dans différentes directions.

Après une nouvelle heure d'attente, pendant laquelle aucun événement remarquable ne survint, je me décidai à abandonner mon poste d'observation et à regagner ma chaumière.

Je venais, non sans peine, de sortir de mon buisson, quand je me trouvai face à face avec un homme, que l'obscurité ne me permit d'apercevoir que confusément.

— Qui vive ! m'écriai-je en armant mon fusil.

— Français et ami, me répondit l'inconnu d'une voix calme et sonore.

— Que faites-vous à cette heure dehors ?

— Je suis un pauvre laboureur qui, n'ayant pas de serviteurs pour l'aider dans ses travaux, se trouve obligé de partir à quatre heures pour les champs, me répondit-il.

— J'en suis fâché, mais vous ne passerez pas !

— Pourquoi cela, militaire ? Je ne sache pas qu'il existe de loi qui défende à un citoyen de se rendre à l'heure qu'il lui plaît à son travail.

— Il n'est pas question ici de loi, il s'agit seulement de ma volonté ; or, ma volonté est que vous me suiviez à l'instant chez mon capitaine.

— Si c'est là la façon dont vous comprenez la liberté, citoyen, il me serait, je le vois, inutile de discuter avec vous, car vous possédez un argument auquel je ne puis répondre : votre fusil ; marchez, je vous suis.

— Écoutez, lui dis-je, je ne suis ni un délateur ni un républicain farouche, mais bien un soldat. Or, comme certains motifs me font supposer que le détachement dont je fais partie est exposé, en ce moment, à une trahison et qu'il court des dangers, je vous arrête provisoirement pour que vous m'aidiez à éclaircir ces soupçons...

— C'est différent, citoyen, je n'ai plus rien à dire ; vous faites votre devoir. Mais savez-vous seulement où demeure votre capitaine ?

— Ma foi, je vous avouerai que non. Je connais à peine le village de Chevrières pour l'avoir parcouru pendant la journée, et, par la nuit obscure qui nous enveloppe, il me serait difficile de m'y diriger avec certitude.

— Alors, c'est moi qui vais vous conduire auprès de votre officier, dit l'inconnu en m'imterrompant ; il demeure justement chez moi.

Le laboureur, s'arrêtant après avoir fait quelques pas devant cette grande et belle maison dont j'ai déjà parlé, et d'où j'avais vu sortir les hommes armés.

— C'est ici, me dit-il; entrons.

L'habitant de Chevrières passa le premier, et, appelant à haute voix un domestique, il ordonna qu'on apportât de la lumière. Au même instant, un grand et ro-

buste montagnard se présenta avec une lanterne.

— Éclairez-nous, Jean, lui dit mon prisonnier ; nous allons chez le capitaine.

Jean traversa trois à quatre pièces dont j'admirai, en le suivant, la propreté, et s'arrêtant devant une porte fermée :

— Faut-il frapper? demanda-t-il en s'adressant à son maître.

— Oui, Jean, frappez, mais doucement, car il est possible que le capitaine ne dorme pas encore.

— Ma foi, monsieur, dis-je au laboureur, je trouve étrange que, possédant une maison aussi bien tenue qu'est celle-ci, vous n'ayez pas le moyen de louer un homme de peine, qui vous permettrait de reposer à votre aise, au lieu de vous lever, comme vous le faites, à quatre heu-

res du matin, pour aller travailler aux champs...

J'allais continuer, lorsque je fus interrompu par la voix du capitaine qui, d'un ton d'effroi, demandait ce qu'on lui voulait.

— C'est un de vos soldats qui désire vous parler, répondit le laboureur.

Un moment après, le capitaine, un flambeau d'une main et son épée de l'autre, entr'ouvrait la porte de la chambre avec précaution, et me reconnaissant à mon uniforme :

— Que me veux-tu à pareille heure? me demanda-t-il brusquement.

Je remarquai que notre commandant était d'une pâleur extrême, que son regard avait quelque chose d'inquiet et d'agité ; quant au laboureur, un sourire iro-

nique et plein de mépris relevait la lèvre supérieure de sa bouche fine et bien dessinée, et donnait à sa physionomie qui, du reste, était fort belle, un air de hauteur singulier pour un homme de sa position.

— Voyons, quand tu resteras là, planté devant moi, silencieux et immobile, cela ne m'apprendra pas grand'chose, me dit le commandant après un moment de silence : avance et explique-toi ; que me veux-tu ?

— Je désirerais, capitaine, vous entretenir en particulier, répondis-je en désignant par un geste de tête le laboureur.

— Alors, citoyen, fais-moi le plaisir de t'éloigner, dit l'officier en s'adressant à ce

dernier avec un ton de politesse qui ne lui était pas habituel.

Le montagnard se dirigeait déjà vers la porte, mais je le retins.

— Pardon, capitaine, m'écriai-je, je viens d'arrêter cet homme, et comme je ne le connais pas assez pour le laisser libre sur parole, qu'il est probable, en outre, que nous aurons besoin de lui pour quelques explications, je voudrais bien m'assurer de sa personne. Si cela ne vous contrarie pas, nous le relèguerons au bout de la chambre, pendant le temps que durera notre conversation, et nous parlerons à voix basse.

A cette proposition, l'habitant des montagnes resta impassible ; mais le capitaine, prenant aussitôt la parole d'un air indigné :

— Pourquoi as-tu arrêté ce brave citoyen? me demanda-t-il; qui t'en a donné l'ordre et le pouvoir?

— J'ai cru devoir prendre, capitaine, conseil des circonstances.

— Eh bien! tu as eu tort; les habitants de Chevrières sont des citoyens dévoués à la République, d'honnêtes gens que je veux que l'on respecte, entends-tu? Au reste, notre mission est terminée... Ce village-ci ne contient aucun insoumis, et nous nous remettrons demain en route. A présent, explique-toi vite. Quelle communication as-tu à me faire? J'attends.

— Aucune à présent, capitaine! J'avais cru que notre détachement était en danger, que l'on voulait nous tendre un piége; mais du moment que vous me garantissez la parfaite honnêteté et les bon-

nes dispositions des habitants de Chevrières, il ne me reste plus qu'à me taire et à me retirer.

— Oui, je conçois... après tout, tu ne connaissais pas comme moi, caporal, le terrain, et ta démarche prouve que tu es un bon républicain... je t'ai mal reçu peut-être, mais tu sais, quand on réveille brusquement quelqu'un de son premier sommeil... car je dormais lorsque tu es venu frapper à la porte de ma chambre... enfin, bonsoir ; je n'oublierai pas le zèle que tu as montré cette nuit, et je ferai en sorte de le reconnaître...

L'embarras, l'hésitation pénible avec lesquels le capitaine prononça ces paroles m'étonnèrent beaucoup, mais bien moins encore que sa résolution.

Quitter Chevrières dans les vingt-qua-

tre heures, quand il était convenu que nous y resterions en garnisaires aussi longtemps que tous les insoumis ne seraient pas venus se livrer, cela me paraissait une chose d'autant moins concevable qu'elle m'avait été prédite, le lecteur doit s'en souvenir, par notre amphytrion, le prétendu paysan.

A présent, quels furent les moyens que l'on mit en œuvre auprès de notre officier, pour parvenir à lui faire oublier ainsi son devoir, c'est ce que j'ignore. Je raconte un fait; voilà tout.

CHAPITRE VII

—

Je me retirais assez confus de la façon dont j'avais été reçu en voulant faire du zèle, et me promettant bien de ne plus me mêler d'affaires qui ne me regardaient pas, lorsque le laboureur qui m'accom-

pagnait me pria, en passant devant la salle à manger, de vouloir bien entrer un instant.

— C'est bien le moins, citoyen, me dit-il d'un air doucement moqueur, qu'après tout le mal que vous vous êtes donné, vous restauriez un peu vos forces. Si vider une bouteille de vin vieux en compagnie d'un ex-suspect ne vous effarouche pas trop, je serai heureux de trinquer à votre prompt départ de Chevrières.

— Vous n'êtes pas un vainqueur généreux, répondis-je en souriant, vous abusez de vos avantages. Après tout, je suis sans rancune, et j'accepte volontiers votre invitation.

Le fait est que je n'étais pas fâché de pouvoir, en causant avec lui, examiner, plus à loisir que je ne l'avais fait jusqu'a-

lors, ce malheureux laboureur qui était obligé de se lever de si bon matin pour se rendre, à défaut de serviteurs, au travail des champs, et qui possédait néanmoins une maison si bien montée. C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans ; sa figure, bronzée par le soleil, était fort remarquable par la régularité de ses traits et surtout par un grand air de hardiesse et de dignité.

D'une haute stature, il avait la démarche imposante et beaucoup de noblesse dans les mouvements. Ses mains calleuses, et hâlées par le grand air, me prouvèrent, au reste, qu'il ne m'avait pas trompé en me parlant de ses travaux ; on comprenait, en les voyant, qu'elles étaient habituées à manier la charrue.

— Puis-je vous demander, citoyen,

comment vous vous nommez ? lui dis-je.

— Je me nomme Jacques, et les habitants de ce village m'appellent, je ne sais trop pourquoi, monsieur Jacques.

— Probablement à cause de l'instruction que vous avez reçue.

— Vous vous méprenez sur mon compte : je n'ai jamais reçu d'instruction. Je lis assez mal, et c'est à peine si je puis signer mon nom d'une façon déchiffrable.

— Cependant, il y a en vous, monsieur Jacques, un certain air d'assurance et d'autorité...

— Qui ne doit vous prouver qu'une seule chose : c'est que je suis, ou un honnête homme à qui sa conscience ne reproche rien, ou bien un orgueilleux qui s'aveugle sur ses défauts et sa faiblesse...

— Vraiment, plus je vous considère, plus je vous entends, et moins je parviens à deviner qui vous pouvez être.

—Mais vous le voyez, un paysan.

— Un habitant de la campagne, oui, c'est là en effet votre position apparente. Seulement, je ne sais pas trop au juste d'où me vient cette idée, je me figure qu'il y a en vous une double nature ; que sous votre apparence de campagnard se cache un homme occupé d'idées supérieures ou d'intérêts importants ; en un mot, vous me semblez personnifier un mystère.

— Allons, je vois, soldat, que vous aimez à rire, s'écria M. Jacques en affectant une grosse gaîté, tandis qu'une vive rougeur se montrait, malgré son teint hâlé, sur son visage. Buvons le coup d'a-

dieu, et retournons chacun là où nos intérêts nous appellent ; vous, à votre poste d'observation ; moi, à mes champs.

— Une dernière question, monsieur Jacques : à présent que notre capitaine vous reconnaît pour un excellent républicain, et que notre détachement est sur le point de partir pour tout jamais de Chevrières, apprenez-moi, je vous prie, quels étaient tous les hommes armés que j'ai aperçus sortir de votre maison? Je vous avouerai que ce mystère m'intrigue vivement.

— Mon Dieu, citoyen, ce que vous qualifiez de mystère est la chose la plus simple du monde à expliquer. Ces hommes représentent tout bonnement la plus grande partie des habitants de notre village, qui, craignant d'être maltraités par

votre détachement, s'étaient enfuis dans la montagne.

— Je vous crois. Toutefois, permettez-moi de trouver singulier que plus de cent personnes soient sorties ensemble de votre maison ! Vous êtes, jen conviens, logé fort à votre aise, mais cent personnes occupent pas mal de place.

— Que voulez-vous que je réponde à cela, un fait ne se discute pas. Avez-vous terminé votre interrogatoire ?

— Ma foi, vous êtes si complaisant, monsieur Jacques, que je ne puis résister à vous demander un éclaircissement ; pourquoi donc tous ces hommes étaient-ils armés de faulx et de fusils ?

— Ah ! vous avez remarqué les faulx et les fusils ! Eh bien, je n'essaierai pas, ce qui me serait au reste facile, de vous trom-

per, et je vous avouerai tout franchement que ces armes étaient destinées à attaquer le détachement dont vous faites partie, s'il avait tenté de se livrer à ces excès qui sont malheureusement si communs aux troupes de la République, qu'ils déshonorent!...

— Merci de votre franchise, monsieur Jacques; elle m'apprend du moins — et réellement ce n'est pas chose facile que de parvenir à savoir quelque chose avec vous — que l'on n'est pas républicain à Chevrières.

— Non, citoyen, nous ne sommes pas et ne deviendrons jamais républicains à Chevrières, tant que le pouvoir sera entre les mains des bandits qui gouvernent aujourd'hui la France! Vous ne connaissez pas le paysan, je vais vous apprendre ce

qu'il est ; de cette façon, notre conversation ne sera pas tout à fait perdue pour votre instruction.

— Parlez, monsieur Jacques, je vous écoute avec la plus grande attention?

— Le paysan étant essentiellement ignorant, possède une grande incrédulité : il se figure toujours que l'on veut abuser, pour le tromper, de son manque absolu d'instruction, et il se tient perpétuellement sur ses gardes. Les paroles et les promesses n'ont donc aucune action sur lui : il ne croit qu'aux faits. Cette explosion de l'esprit philosophique qui couvait en France depuis près d'un siècle et qui a fait irruption il y a cinq à six ans, n'a pas trouvé d'abord d'écho dans nos montagnes ; mais lorsque les révolutionnaires, passant de la théorie à l'application de

leurs principes, obtinrent les affranchissements et les libertés réclamées par la nation, alors nos paysans entrèrent avec circonspection, mais du moins franchement, dans le mouvement du progrès.

Rien n'eût été facile à la République comme de conquérir à cette époque l'esprit des campagnes : elle n'avait pour cela qu'à agir en faveur des intérêts matériels de ses habitants. Elle prit une voie toute opposée : elle leur imposa d'énormes sacrifices et pesa de toutes les forces de sa tyrannie et de sa rapacité sur leur bien-être ; dès-lors elle s'en fit des ennemis irréconciliables. Le paysan, je vous le répète, ne croit que ce qu'il voit ; nouveau saint Thomas, il faut que sa main touche pour que son esprit se rende à l'évidence.

Qu'en résulta-t-il? Qu'ayant joui sous le roi d'une certaine prospérité, et que se trouvant spolié par la République, il personnifia dans le mot de royauté son bien-être ; dans celui de la République sa ruine et sa misère, et devint tout ausitôt royaliste fervent. Ah! citoyen, si vos hommes d'action avaient été doués de quelque bon sens, s'ils avaient possédé la pratique de la vie, s'ils s'étaient adressés à l'égoïsme des campagnes, s'ils nous avaient pris par nos instincts grossiers, par notre cupidité, par notre côté mesquin, leur triomphe eût été certain et durable ! Mais, non ! Enfiévrés par le succès et par un enthousiasme féroce, ils ont cru que les campagnards montés à leur diapason, partageraient leur délire et se laisseraient dépouiller au nom de la liberté; c'est cette

croyance qui les á perdus. Le paysan abandonne aisément une affection en faveur d'un intérêt; mais sacrifier son intérêt à une affection, jamais! Il aime ses enfants, mais il leur préfère son champ. Vous voyez, citoyen, continua M. Jacques, que je vous parle avec une franchise presque brutale, et que je ne ménage pas ma classe. Quant à moi, je dois ajouter que ma conviction de royaliste est une chose toute de sentiment.

M. Jacques avait cessé de parler que j'écoutais encore. Je ne revenais pas de mon étonnement, en trouvant chez cet homme obscur un bon sens aussi profond, allié à une élocution aussi facile, car le montagnard s'était exprimé avec une netteté et une aisance que beaucoup d'orateurs auraient pu lui envier.

— Vraiment, citoyen, lui dis-je, sans vos mains calleuses et sans votre teint hâlé, qui me prouvent que vous êtes réellement un laboureur, je vous prendrais volontiers pour un homme d'Etat déguisé et qui se cache.

— Le bon sens est-il donc devenu une chose tellement rare que quelques paroles sensées puissent vous étonner à ce point, me répondit-il en souriant.

— Peut-être; en tout cas, permettez-moi de vous remercier de la franchise avec laquelle vous venez de vous exprimer devant moi, qui ne suis pour vous qu'un inconnu; cette confiance de votre part prouve la générosité de votre caractère; votre loyauté ne conçoit pas la trahison.

— Vous me faites meilleur ou plus im-

prudent que je ne suis, me dit M. Jacques avec ce semi-sourire fin et profond qui m'avait déjà frappé et donnait tant de portée à ses paroles ; vous n'êtes nullement un inconnu pour moi, citoyen !

— Quoi! vous me connaissiez avant notre entrevue de ce matin ?

— Parfaitement! Je savais par la conduite que vous avez tenue dans le cabaret de Saint-Priest envers un proscrit, que vous étiez un honnête homme et que l'on pouvait se fier à vous! Mais voilà le jour qui commence à paraître, et mes occupations ne me permettent pas de continuer, quelque agréable qu'elle soit pour moi, cette conversation. Soyez assez bon, je vous en supplie, pour ne plus m'adresser aucune question. Si vous voulez bien me suivre, je vais vous reconduire dans la

chaumière que vous occupez. Partons!

M. Jacques sortit alors, et je le suivis en silence. A peine venions-nous de franchir le seuil de la porte de sa maison, que nous rencontrâmes une petite troupe de travailleurs, qui, armés de leurs outils, se rendaient aux champs; tous, en apercevant M. Jacques, s'arrêtèrent spontanément et, portant la main à leurs coiffures, se découvrirent avec autant d'empressement et de respect que s'il se fût agi d'un prince du sang ou d'un très grand personnage. M. Jacques leur répondit par une légère inclinaison de tête et les paysans continuèrent alors leur chemin.

— Il paraît, citoyen, lui dis-je, que vous jouissez, ce qui ne m'étonne au reste nullement, d'une haute considération à Chevrières?

— On sait que je suis un honnête homme, citoyen, me répondit-il, voilà tout. Mais vous voici arrivé devant la chaumière où vous demeurez ; adieu et bonne chance !

M. Jacques me salua amicalement d'un signe de main et s'éloigna à grands pas.

Un dernier étonnement m'était réservé : en entrant dans la chaumière, dont je trouvai la porte ouverte, j'aperçus mon camarade Anselme, assis devant une table abondamment servie, s'escrimant avec ardeur contre un magnifique pâté.

— Ah ! vous voici, Monteil, me dit-il, la bouche pleine, vous arrivez à temps pour m'aider.

— Comment vous êtes-vous donc procuré ce splendide repas, Anselme ?

— Est-ce que je le sais, moi ? Est-ce que cela me regarde? Nous sommes ici dans un pays d'enchantements, et, ma foi, je vous avouerai que je commence à trouver assez agréables toutes ces surprises...

— Mais enfin, cette table ne s'est pas dressée d'elle-même.

— Qu'en savez-vous ? Cela ne m'étonnerait nullement. Tout ce que je puis vous dire, c'est, qu'en me réveillant tout à l'heure, j'ai aperçu cet opulent ordinaire qui m'attendait.

— C'est singulier! Enfin, il faut en prendre son parti.

— Comment, il faut en prendre son parti! Je consentirais fort volontiers à passer un bail de dix ans pour une vie semblable à celle que je mène depuis hier

soir. Je n'ai, pour ainsi dire, pas cessé de manger! Mais, à propos, comment se fait-il que vous rentriez aussi tard? Avez-vous donc été enlevé par une fée? Et nos faux-monnayeurs, avez-vous découvert leur repaire? Racontez-moi vos aventures.

Je fis alors à Anselme le récit détaillé des divers événements de la nuit, mais j'eus toutes les peines imaginables à le convaincre de ma véracité. La résolution de notre commandant lui paraissait une chose tellement extraordinaire, qu'il s'imaginait que je voulais m'amuser aux dépens de sa crédulité.

— Allons, Monteil, me disait-il, vous improvisez, je l'avoue, à ravir; seulement vos intrigues manquent de vraisemblance! Quoi, vous voulez me persuader que le ca-

pitaine, qui n'est jamais si heureux que quand il est chargé d'une mission qui lui permet de molester les citoyens civils, va, après avoir mis trois jours d'une marche pénible et forcée pour se rendre à Chevrières, abandonner tout à coup le village! Il faut, pour me conter de pareilles sornettes, que vous ayez une bien mauvaise opinion de mon intelligence.

Anselme achevait à peine de prononcer ces paroles, quand le son du tambour, battant le rappel, arriva jusqu'à nous.

Un quart d'heure plus tard, la compagnie était réunie, et notre commandant nous ordonnait de nous mettre en marche. Je ne puis dire l'étonnement profond que ressentirent mes camarades; quant à

l'officier, il était d'une grande pâleur et semblait fort préoccupé.

— Je consens à ce que le diable m'emporte, me dit Anselme à demi-voix, s'il ne s'est pas passé quelque chose de grave et de mystérieux cette nuit, qui aura dû vivement impressionner notre capitaine..... Regardez donc son air abattu; on dirait un condamné à mort qui marche à l'échafaud! Je donnerais volontiers un mois de ma paie — si on nous payait — pour connaître le fin mot de ce mystère!

La curiosité d'Anselme, du moins au moment où j'écris ces lignes, n'a pas encore été satisfaite.

Pendant notre retour à Saint-Priest, nous arrêtâmes quelques pauvres diables de vagabonds, que notre capitaine jugea être des insoumis; grâce à ces capture

dont je ne discuterai pas la légalité, notre expédition eut l'air de ne pas avoir été inutile, et il ne fut plus question de Chevrières.

Je m'étais promis, en commençant cet ouvrage, de né plus jamais y ajouter ni en retrancher une ligne; je vais cependant manquer, aujourd'hui 10 mars 1843, à cette résolution.

En relisant le récit de notre séjour à Chevrières, je me rappelle encore, comme si cinquante ans ne s'étaient pas écoulés depuis lors, des efforts d'imagination que je fis pendant longtemps pour tâcher d'expliquer les événements mystérieux qui l'avaient marqué. C'est cette explication que je viens donner au lecteur, en supposant que je me décide jamais à publier ces pages, ce qui n'est rien moins que pro-

bable. Cette explication, au reste, présente, si je ne me trompe, un des épisodes les moins connus et les plus curieux de la révolution.

CHAPITRE VIII

—

Lorsque Louis XVI fut prisonnier, les habitants de Chevrières résolurent d'élire un *Régent*, qui devait représenter pour eux le monarque détrôné, et ils choisirent un nommé Jacques, le plus riche propriétaire

de leur village, pour occuper cette position élevée. Ce Jacques, dont j'étais loin de me douter, lorsque le hasard me mit en relation avec lui, de la haute position, avait une certaine éducation, et était réellement un homme supérieur.

Lors de la mort de Louis XVI, M. Jacques reçut le titre de roi.

Le roi de Chevrières, pris au sérieux par ses électeurs, déploya dans sa petite sphère une grande énergie pour combattre la révolution, ou du moins pour lui ravir des victimes.

Les états de Chevrières, organisés par lui d'une façon réellement remarquable, devinrent un lieu de refuge pour tous les royalistes.

Voici quelques détails qui, je le crois,

présentent un assez vif intérêt sur cette organisation.

D'abord, il créa une garde royale, non pour défendre ou escorter sa personne, mais pour veiller à la sûreté des proscrits qui se trouvaient dans Chevrières. Ces gardes, placés en sentinelles à tour de rôle sur les sommets des montagnes les plus élevées, avaient pour mission de surveiller les mouvements de l'ennemi. Une troupe de bleus ou bien un personnage suspect se dirigeaient-ils vers Chevrières, vite un signal avertissait les habitants de l'approche d'un danger, et chacun alors se mettait sur ses gardes.

Les jeux et les danses, si l'on était en fête, et l'on y était presque toujours dans ce village qui contenait tant d'oisifs appartenant aux hautes classes de la société, les

jeux et les danses, dis-je, étaient interrompus, et un silence lugubre régnait aussitôt à Chevrières, dont les habitants se réfugiaient dans de vastes souterrains.

Toutes les maisons communiquaient entre elles par des passages secrets qui conduisaient aux souterrains dont je viens de parler, et ces passages avaient pour point central la demeure du roi. Il était difficile qu'avec de telles ressources les proscrits réfugiés à Chevrières tombassent entre les mains de leurs persécuteurs.

En outre de l'autorité absolue que le roi paysan exerçait sur ses sujets, il possédait encore des alliés dans tout le pays environnant; ses ramifications avec les villages de Saint-Martin-d'en-Haut, de Montcellier et de Monsuire, qui, par leur

situation élevée, étaient à même de signaler l'approche de l'ennemi, lui offraient un précieux concours.

Rien de chevaleresque et d'attendrissant comme l'arrivée d'un fugitif à Chevrières. On célébrait d'abord sa venue par des réjouissances et des actions de grâce, puis on procédait ensuite à son affiliation. Cette affiliation se faisait devant les autels, à la suite d'une messe que célébrait, dans quelque grotte obscure, un prêtre également proscrit.

Le réfugié, après s'être engagé par un serment solennel à ne jamais trahir ses frères persécutés, était ensuite inscrit sur le registre d'honneur qui composait à lui seul les archives mystérieuses de la royauté de Chevrières.

Enfin, on s'occupait. pour plus de sû-

reté, de l'éducation du nouveau venu ; on le mettait à l'*école du patois*. Cette école, qui se tenait dans un des souterrains du village, était dirigée par *monsieur*, ou le frère du roi. L'initié surnuméraire, en vue de la sûreté commune, observait la plus rigoureuse réclusion jusqu'à ce qu'il fut familiarisé entièrement avec le langage des naturels du village.

Son instruction achevée, c'est-à-dire lorsque son accent étranger avait complètement disparu et fait place au plus pur patois, on lui remettait un habit de bure, et il était alors définitivement admis au nombre des sujets du roi de Chevrières, qui répondait de lui et lui conférait tous les droits appartenant aux habitants du hameau.

Cette vie pastorale parut si douce à

quelques-uns des proscrits, que plusieurs finirent par se fixer à tout jamais, à la rentrée des Bourbons, sur cette terre qui, pendant l'empire de la Terreur, avait été pour eux si généreuse et si hospitalière.

Voici enfin, pour en finir avec ce sujet qui me paraît assez intéressant, quelques détails que vient de publier M. Delandine de Saint-Esprit. Seulement je dois avertir le lecteur que ma loyauté, qui s'oppose à ce que je change la rédaction de cet historien, me fait un devoir de déclarer que je ne partage pas en tout point l'esprit dans lequel elle est conçue :

« L'héroïsme des Vendéens, dit-il, qui combattaient sans relâche pour Dieu et le roi, étant connu des habitants de Chevrières, ils adoptèrent ces mots énergiques par leur concision : *Chevrières-Vendée*,

qu'ils firent placarder sur les murs de leurs églises comme manifeste de leurs sentiments. Lorsqu'en 1815, les mandataires de nos princes firent un appel au roi de Chevrières, et lui demandèrent combien d'hommes il pourrait fournir pour la défense du trône : « Tous ceux qui peuvent marcher, » répondit-il. Et tous furent inscrits sur les états d'enrôlement du royalisme ; et tous combattirent.

» Les proclamations de Louis XVIII à Gand, le manifeste aux puissances alliées, le rapport sur la situation intérieure de la France que Châteaubriand déposa aux pieds du souverain, sur la terre de l'exil, furent promulgués par ordre du roi de Chevrières ; le clairon résonna dans ces vallées fidèles pour publier les actes du monarque légitime comme s'il gouvernait

encore dans le palais de ses pères; et quand les feuilles périodiques consacrées à la royauté furent interrompues à Paris, c'est sous le chaume et dans les souterrains de Chevrières qu'elles conservèrent une existence légale.

» Ce fut là que s'imprimèrent l'*Indicateur royal*, le *Mémorial du Midi* et tous les journaux qui, changeant chaque jour de titre, firent perdre la trace des lieux d'où ils partaient.

» Une imprimerie portative reproduisait dans les grottes de la montagne les inspirations du dénoûment; le vieux tilleul communal de Chevrières porta, au milieu de l'orage politique, les *Ordonnances* du fils de saint Louis.

» Dans tous les temps ces agrestes États

furent gouvernés au nom d'un seul roi et ne servirent qu'un Dieu !

» La convention qui renversa le trône fut sommée par la voix du trop fameux Merlin (de Douai) de lancer contre Chevrières les sbires de la loi des suspects : plus tard les proconsuls de Napoléon appelèrent les inquisiteurs de la police sur cette patrie du royalisme, mais la vigilance du potentat du hameau déjoua tous les complots et lutta avec succès contre les investigations du pouvoir.

» C'est encore à Chevrières qu'on opposa une vigoureuse résistance aux lois cruelles de la conscription, à ce sacrifice de victimes humaines offert annuellement à l'homme qui trempa son manteau de bivouac dans le sang de cinq millions de Français.

» Alors, on vit souvent briller chez ces simples villageois la fermeté énergique qu'on admire chez les anciens. Les mères, désolées du sort qui attendait leurs fils sous les bannières de Napoléon, osaient tout entreprendre pour les y soustraire.

» Une d'elles, veuve, âgée et confiante dans ses infirmités, se présente avec assurance devant un conseil de révision, et réclame l'exemption de son fils unique. On la regarde, on l'inspecte, et, après une courte délibération, ces mots foudroyants : Vous n'êtes pas assez infirme! viennent combler sa misère.

» Cette mère désespérée sort un moment du conseil de réforme , se casse un bras , rentre, et, sans jeter le moindre cri : « Me trouvez-vous assez infirme, maintenant ? » Les juges, semblables au lion de Florence,

cédèrent à la voix d'une mère et lui rendirent le fils qu'elle venait de racheter par un si touchant dévoûment. Depuis ce temps, les habitants de Chevrières donnaient à cette femme héroïque le nom de mère.

» Heureux dans les limites de son royaume, le roi de Chevrières ne les franchit que rarement; il ne perdit jamais de vue ses montagnes. La seule occasion où il s'en soit éloigné en temps de paix, méritait bien une exception. Ce fut à l'époque du mariage du duc de Berry. A la tête de l'élite des notables de Chevrières, il alla au devant de Marie-Caroline de Naples, jusqu'au territoire du Pin qui domine la montagne de Tarare.

» Là il lui rendit hommage; il était en costume béarnais: il avait adopté ce cos-

tume pour uniforme, en combattant, en 1815, dans les rangs des chasseurs d'Henri IV. Aussi brave qu'humain, le roi de Chevrières ne se borna pas à affronter la mort dans ses foyers, en les rendant le refuge des proscrits, il servit aussi de son bras la cause des Bourbons. Dans ses mains l'outil employé à la culture des champs, défendit et le Dieu de ses pères et le sceptre légitime.

« Louis XVIII, qui avait apprécié ce dévoûment entier et extraordinaire, n'oublia pas le village fidèle qui paya un si touchant tribut à la royauté ; il demandait en souriant des nouvelles de *son cousin le roi de Chevrières*, et le pensionna. »

Ces explications étant données, je laisse parler mon manuscrit de l'an II.

Vains efforts ! A peine quelques jours se

sont-ils écoulés depuis que j'ai quitté le village où nous nous arrêtâmes en venant de Saint-Priest, et il m'est impossible de me rappeler son nom. La première fois qu'une carte de France me tombera sous la main, je compléterai cette lacune.

L'appel des hommes terminé, on nous distribua nos billets de logement. Le mien ainsi que celui d'Anselme nous donnaient pour hôtel un boulanger. Mon compagnon, dont toutes les pensées semblaient concentrées dans la vie animale, se réjouit fort de la destination qui nous était assignée. En effet, le pain, à cette époque, présentait une denrée assez rare, et que l'on ne se procurait pas même toujours à prix d'argent, pour que la perspective d'en avoir à discrétion, nous fût très agréable.

Anselme, avec ces manières et ces

formes affectueuses et caressantes qu'il devait à sa vie d'église, ne tarda pas à se mettre si avant dans les bonnes grâces de notre hôte, que ce dernier nous servit à notre souper un pain de deux livres.

Fatigués par la marche de la journée, nous allions nous retirer pour nous coucher, lorsque nous vîmes entrer dans la boutique un homme mal vêtu, assez âgé, et de mauvaise mine, qui demanda un pain.

— Volontiers, citoyen, lui dit notre hôte. Seulement, avant que je vous serve, veuillez me montrer votre argent.

— Me prends-tu donc pour un voleur ou un aristocrate, s'écria avec indignation l'acheteur.

— Je te prends pour un homme affamé et pas pour autre chose. Or, comme tous

les jours il arrive que des gens n'ayant pas le sou se jettent sur ma marchandise, et l'entamant tout d'abord à belles dents, commencent par y faire une forte brèche avant de m'avouer qu'ils manquent d'argent, j'ai pris la sage résolution de ne livrer mon pain qu'après avoir palpé le numéraire.

— Oh ! tu n'as rien à craindre avec moi, citoyen. Tiens voici : rends-moi le change.

L'homme à la mauvaise mine et à la toilette délabrée retira alors de la poche de sa veste, un chiffon de papier tout noir et tout crasseux qu'il présenta d'un air de triomphe à notre hôte.

— Qu'est-ce que cela ? demanda ce dernier.

— Parbleu, c'est un assignat de vingt

livres! Voyons, je te le répète, sers-moi vite et rends-moi ma monnaie.

— Je préfère ne pas te servir et te rendre ton assignat! s'écria le boulanger. Que diable veux-tu que j'en fasse?

— Que m'inporte! Tu es patriote ou tu ne l'es pas; si...

— Je suis patriote, c'est incontestable; mais cela ne m'empêche pas d'être aussi un peu boulanger, interrompit vivement notre hôte. Comme patriote, j'accepte ton assignat, comme boulanger je te le rends!

— Prends garde, dit le mendiant d'un ton de menace, la loi punit de mort le traître qui refuse le papier de la République.

—Parbleu! la faim punit également de mort le pauvre diable qui manque d'ar-

gent. Je préfère le premier genre de mort au second.

— Tu as bien réfléchi ? Ta résolution est inébranlable.

— Tout à fait inébranlable, citoyen ; bonsoir.

Le mendiant n'insista plus, mais il se retira en proférant d'affreuses menaces et en annonçant qu'on aurait bientôt de ses nouvelles.

— Peut-être, citoyen, dit Anselme au boulanger, as-tu manqué de prudence avec cet homme. Je crois, quant à moi, que tu aurais mieux fait de prendre son assignat que de t'exposer à sa vengeance. Pour une demi-livre de pain tu en aurais été quitte.

— Cela t'est chose facile de parler ainsi, à toi qui es militaire, dit notre hôte en

s'adressant vivement à mon compagnon, mais si tu te trouvais à ma place, je te jure que tu penserais autrement. Sais-tu bien qu'il ne se passe pas de jour où je ne reçoive une centaine de visites semblables à celle de tout à l'heure! Or, si j'avais la faiblesse de céder une fois à la menace, qu'en résulterait-il? que je n'aurais plus le droit de refuser un seul chiffon de papier, et qu'avant quinze jours je serais réduit à la plus affreuse misère. Ma foi, tant pis, le sort en est jeté et j'en ai pris mon parti : je continuerai à repousser les assignats.

— Mais, si l'on vous dénonce?

— Je verrai alors à me retirer de ce mauvais pas. Je ne suis ni un imbécile, ni un garçon qui s'intimide et perde facilement

son sang froid. Je m'inspirerai des circonstances.

—Le comité révolutionnaire de ce village est-il sévère?

—Ça ne se demande pas : il frappe d'abord, mais n'écoute pas ensuite. Après tout, une chose me rassure : les hommes, quoique fonctionnaires publics, ne cessent pas pour cela d'être des hommes. Il ne s'agit que de savoir tirer parti de leurs petites passions!... Et je te le répète, je ne manque ni de sagacité ni de sangfroid. Mais il se fait tard, et ma besogne me réclame. Bonne nuit, citoyens, à demain.

Notre hôte allait se retirer, et nous nous dirigions déjà, Anselme et moi, vers le lit que l'on nous avait dressé dans l'arrière-boutique, lorsque des coups violents et précipités, frappés à la porte de la rue,

nous firent tressaillir de surprise et nous arrêtèrent.

— L'animal ne m'avait pas trompé : après avoir aboyé il a voulu mordre ! nous dit tranquillement le boulanger en se retournant de notre côté !

De nouveaux coups furieux ébranlèrent alors la porte, qui plia en grinçant, et le boulanger se hâta d'aller ouvrir.

CHAPITRE IX

—

Une dizaine d'hommes revêtus de carmagnoles et coiffés de bonnets rouges se ruèrent aussitôt dans la boutique : ils représentaient, nous l'apprîmes de suite, le comité révolutionnaire.

— Citoyens, que désirez-vous? leur demanda notre hôte, sans se décontenancer?

— Te faire guillotiner! répondit d'un ton farouche le président du comité.

— Me faire guillotiner! Parbleu, si vous croyez que cela puisse contribuer le moins du monde à la prospérité de la République, je suis loin de m'opposer à cette mesure. Toutefois, citoyen, comme vous êtes tous connus par votre justice et votre impartialité, j'espère que vous voudrez bien avoir la bonté de m'apprendre en quoi j'ai mérité que l'on me coupe le cou. C'est bien le moins que l'on sache, au moins à peu près, le motif qui vous conduit à l'échafaud.

— Nous voulons et nous allons te faire guillotiner, misérable! s'écria le prési-

dent, parce que tu as refusé d'accepter la monnaie de la nation, des assignats !

— Moi, j'ai refusé des assignats, répéta le boulanger d'un air d'indignation profonde. Ma foi, voilà qui me semble un peu curieux ! Mais personne n'est avide et curieux d'assignats comme moi ! Et la preuve, je puis vous la donner. Veuillez passer dans mon arrière-boutique et je vous montrerai un coffre qui regorge d'assignats de toute espèce, de toute forme, de toute valeur et de toute grandeur. C'est à dire que personne ne court comme moi après les assignats ! De ma part, c'est une passion !...

— Tes protestations mensongères ne peuvent rien contre un fait, dit un des membres du comité. Nous avions déjà reçu de nombreuses plaintes à ton sujet, et

voulant nous assurer si elles étaient fondées nous t'avons adressé ce soir un émissaire qui t'a demandé un pain, offert un assignat, et que tu as refusé!...

— Ah! oui, je me rappelle, dit le boulanger en riant, je ne pensais plus à cela! le fait est que c'est vrai... j'ai voulu avoir du numéraire.

— Tu avoues donc ton crime!

— Mon crime! ah! mais non. J'avoue une fantaisie, un caprice qui m'ont passé par la tête et pas autre chose. Au reste si vous voulez me permettre quelques mots d'explications vous comprendrez de suite que mon désir de posséder du numéraire vient de mon patriotisme. Quand j'exige de l'argent monnayé, ce qui m'arrive quelquefois, à quoi bon vous le cacher, c'est tout bonnement pour l'empêcher de tom-

ber entre les mains des fédéralismes et des aristocrates et le conserver à l'intérieur.

Au reste, mon civisme est assez connu pour que vous ne puissiez mettre en doute la véracité de mes paroles. Ce soir, j'ai eu une autre idée : j'ai entendu dire que l'on avait fondu, pour en faire des gros sols, la statue de Notre-Dame-des-Victoires... Vous comprenez, n'est-ce pas?

— Nullement ; mais voilà bien assez de paroles inutiles.

— Quoi ! reprit vivement le boulanger, vous ne comprenez pas, vous qui êtes des gens si éclairés, que j'ai souhaité posséder quelques sous neufs, afin de me procurer de temps en temps le plaisir de donner des chiquenaudes à ce qui a été le corps de

Louis XIV. Il me semble toujours que je l'attrape au beau milieu du nez.

A cette saillie grossière, le comité éclata de rire, et notre hôte continua avec une volubilité extrême :

— Mais, à présent que l'histoire de l'assignat est expliquée, savez-vous bien, citoyen, que c'est moi qui devrais me plaindre à vous des calomnies que l'on répand sur mon compte! Dame! ça se conçoit! Je suis obligé de refuser tant de gens, que je dois posséder et que je possède en effet des ennemis de tous les côtés. Croiriez-vous que l'on a été jusqu'à prétendre que mon pain ne contient pas un cinquième de farine; et, comme je vends aussi du vin, on a ajouté que trois personnes ont été gravement malades pour en avoir bu un verre chez moi?

Eh bien, citoyens, permettez-moi de profiter du heureux hasard de votre présence ici pour démentir ces calomnies! Vous vous devez à la justice... Vous allez goûter mon pain et mon vin! Je consens à perdre la tête si vous y trouvez à redire sous le rapport de la qualité.

Le boulanger, tout en parlant ainsi, avait couvert son comptoir d'une nappe bien blanche, puis déposé ensuite sur cette nappe une douzaine de bouteilles de vin, un jambon de mine fort appétissante, et de plusieurs pains à la croûte dorée.

Les membres du comité révolutionnaire me parurent suivre ces apprêts avec un certain plaisir, enfin, l'un d'eux s'adressant au président :

— Citoyen, lui dit-il, je sais que manger en dehors des repas est une chose nuisible

à la santé, mais enfin nous nous devons avant tout à la justice, et je crois qu'il est de notre devoir de nous assurer si le citoyen boulanger a été calomnié, ou bien s'il livre à la consommation des aliments qui peuvent être nuisibles à la santé publique.

— C'est notre devoir, dit gravement le président. Et tout le comité révolutionnaire s'assit devant le comptoir.

Deux heures plus tard, le président donnait d'une voix pateuse le signal de la retraite, et déclarait en se soutenant avec peine sur ses jambes, que le boulanger était un bon citoyen, qu'on avait indignement calomnié.

— Eh bien! s'écria notre hôte en refermant la porte de sa boutique, n'avais-je pas raison de vous dire que les hommes, pour

faire partie d'un comité révolutionnaire, ne cessent pas pour cela d'être esclaves de leurs passions?

Après avoir complimenté notre hôte de la façon heureuse dont, grâce à sa présence d'esprit et à sa connaissance du cœur humain, il était sorti de la fausse et dangereuse position dans laquelle il se trouvait, nous fûmes, Anselme et moi, nous coucher.

Le lendemain, de fort bonne heure, le bataillon se mit en route : notre dernière étape de la journée devait être Vienne en Dauphiné.

Nous arrivâmes assez tard dans cette ville, et comme nous étions, mon camarade et moi, harassés de fatigue, nous nous empressâmes de nous rendre à la demeure

que nous indiquait notre billet de logement.

— J'espère, me dit Anselme pendant le trajet, que nous allons être reçus à bras ouverts et jouir d'une hospitalité complète.

— Les Dauphinois sont donc hospitaliers?

— Quoi! ne connaissez-vous pas la complainte du Juif-Errant! Tout le monde sait cependant que ce marcheur infatigable et immortel est passé ici en 1767 et que :

> Des bourgeois de la ville
> De Vienne en Dauphiné,
> D'une humeur fort docile
> Voulurent lui parler, etc , etc.

Mais nous voici, si je ne me trompe, rendus à notre destination.

Nous nous arrêtâmes devant une maison d'assez jolie apparence, — celle désignée par notre billet de logement, — et nous sonnâmes doucement, comme des hommes qui, se sachant importuns, veulent excuser par leur douceur et leur modestie le dérangement qu'ils vont causer à des étrangers. Rien ne bougea.

— Je crois que l'on ne nous a pas entendus, me dit Anselme en donnant une nouvelle et plus forte secousse au cordon de la sonnette.

— Peut-être aussi ne veut-on pas nous recevoir.

— Ah! cher ami, pouvez-vous calomnier ainsi les habitants de Vienne! Je ne crois pas, quant à moi, implicitement aux faits que rapporte l'histoire; mais, en revanche, j'ai toujours eu la plus grande

confiance dans les complaintes. Or, celle du Juif-Errant constate formellement que le bourgeois de Vienne en Dauphiné est d'une humeur fort docile.

— En attendant, on ne se presse pas pour nous ouvrir !

— On ne nous aura pas entendus. Je vais sonner encore.

Cette fois Anselme tira à lui le cordon de la cloche avec une telle violence qu'il lui resta dans les mains. Le carillon que produisit cet acte énergique arriva jusqu'à nous, et mon compagnon s'empressa, voyant déjà la porte s'ouvrir, de donner un coup de peigne à ses moustaches et de rajuster rapidement son uniforme un peu débraillé. Cinq minutes s'écoulèrent au milieu d'un profond silence : aucun bruit ne sortait de l'intérieur de la maison.

— Eh bien! Anselme, dis-je à l'ancien moine, que pensez-vous de cette réception négative? Le Viennois jouit, peut-être, sous le rapport de son caractère, d'une réputatation imméritée...

— C'est impossible... la complainte est formelle à cet égard! D'une humeur fort docile, dit-elle. Que diable! cette rédaction présente une grande clarté et ne laisse rien à désirer. Il faut croire que nos hôtes futurs sont endormis... si je les réveillais...

Anselme, dont la conviction me parut ébranlée, quoique son amour-propre l'empêchât de faire cet aveu, jeta alors les yeux autour de lui, et, apercevant une borne déracinée qui gîsait à terre et pouvait bien peser deux cènts livres :

— Voici mon affaire, dit-il; ce caillou me permettra de me faire entendre.

L'ancien moine lança alors la borne contre la porte,qui trembla dans ses gonds et manqua d'être enfoncée.

Presque au même instant la tête d'une vieille apparut à une fenêtre située à l'entresol, et nous demanda d'une voix où la colère et la crainte se mêlaient à doses égales, ce que nous voulions.

— Nous sommes porteurs d'un billet de logement, aimable citoyenne, s'empressa de répondre Anselme.

— En ce cas, vous pouvez poursuivre votre chemin, s'écria la vieille, nous n'avons pas un lit à vous offrir dans toute la maison.

— Nous sommes habitués à coucher sur la dure, chère dame, répondit mon cama-

rade ; ainsi, pour peu que vous consentiez à nous donner en échange du lit, auquel nous avons droit, un souper modeste mais abondant, l'affaire s'arrangera facilement...

— Nous avons logé des troupes toute cette semaine, et nos caves ainsi que nos greniers sont vides, citoyen. Vous ne trouveriez pas dans toute notre maison une once de pain... mais si vous voulez que je vous indique l'adresse d'un riche propriétaire, qui se fera un plaisir de vous recevoir et de vous bien traiter, je suis à vos ordres !... C'est tout ce que je puis faire pour vous.

— Que penses-tu de cela, camarade ? me dit Anselme, faut-il accepter cette adresse ?

— Fais comme bon te semblera.

— Alors donne-nous cette adresse, citoyenne, et dépêche-toi, car je meurs de faim !

La vieille femme s'empressa d'obéir, et referma ensuite sa fenêtre avec précipitation, en nous souhaitant une bonne chance.

— Allons, me dit Anselme avec un soupir, nous souperons tard aujourd'hui ; mais enfin si nous soupons il n'y aura que demi-mal... pressons le pas.

Mon camarade prenant alors la borne de pierre, dont il s'était servi avec tant de succès, la mit sous son bras et me fit signe de le suivre.

— Est-ce que tu vas porter avec toi, Anselme, lui dis-je, cette meule de moulin, A quoi bon ? le bourgeois de Vienne n'est-il pas d'une humeur fort docile !

— Cher ami, me répondit-il, je tombe d'inanition, et je ne suis pas fâché de prendre mes précautions. Quand au bourgeois viennois, je ne sais vraiment plus qu'en penser. Dès qu'une complainte s'écarte de la stricte vérité, Dieu seul sait jusqu'où elle peut s'égarer dans le mensonge. Ce caillou est facile à porter, je le garde.

Nous mîmes bien dix minutes pour atteindre la nouvelle maison que la vieille femme nous avait indiquée ; mais, hélas ! la réception que nous y reçûmes fut loin de nous dédommager de notre marche : tout ce què nous obtînmes, ce fut une nouvelle adresse.

— Cette fois, si l'on se moque encore de nous, je vais trouver le maire de la ville et je le rudoie de la bonne sorte, me dit

Anselme, furieux. Vraiment on ne se joue pas ainsi des défenseurs de la patrie.

Cinq minutes plus tard, un troisième refus que nous reçûmes, exaspéra tellement mon compagnon, qu'il se décida à accomplir sa menace. Nous nous rendîmes chez le maire.

— Voyons, Anselme, calme-toi, disais-je à l'ancien moine, en ayant peine à le suivre tant il marchait d'un pas rapide. A quoi te servira ta colère ?

— Je ne me calmerai, si je consens à me calmer, qu'après avoir soupé, me répondait-il de plus en plus furieux.

Nous arrivâmes bientôt devant la porte de la maison habitée par le maire.

— Attends, je vais sonner, dis-je à Anselme ; mais me retenant par le bras :

— Non, me répondit-il, cet acte de con-

descendance est indigne de nous ! Une entrée triomphante peut seule nous réhabiliter des refus que nous avons essuyés... Laisse-moi faire !

Saisissant alors à deux mains la borne qu'il portait avec lui, mon camarade prit son élan et la lança avec une forc effroyable contre la porte de la maison ; puis, avant que personne eût eu le temps de venir, il réitéra cette attaque avec une vivacité pleine d'impétuosité : la porte tomba avec fracas.

— Ah ! ah ! me dit-il d'un air triomphant, la brèche est ouverte... A la cuisine, Alexis ! à la cuisine !

CHAPITRE X.

—

L'apparition d'un homme qui, ceint d'une écharpe tricolore et l'effroi peint sur le visage, se présenta devant nous, modéra un peu l'ardeur de mon compagnon.

Toutefois, ne laissant pas au maire — car c'était lui — le temps de prendre la parole.

— Citoyen, lui dit-il, tes administrés se moquent de nous, et je n'ai pas encore soupé ! Je suis la douceur en personne, mais que je sois guillotiné à l'instant, si je ne mets pas le feu à ta maison, si tu essayes de me refuser le lit et la table.

Frère Anselme, en parlant ainsi, jouait avec sa borne d'un façon si gracieuse, que le maire jugea prudent de lui répondre avec la plus grande politesse :

— Je te demande bien pardon, au nom de mes administrés, lui dit-il, mais si tu savais dans quelle horrible position ils se trouvent, tes entrailles de guerriers seraient attendries ! Depuis que des troupes

sillonnent le pays, ils ont été tellement mis à contribution, que je n'exagère pas en avançant qu'une bonne moitié d'entre eux se trouve réduit à une once et demi de pain par jour pour toute nourriture... Mais, ne te fâche pas... Je vais m'empresser de vous faire servir à souper...

— C'est déjà quelque chose, mais un lit?

— Quoique ma femme soit sur le point d'accoucher, elle va se lever et vous céder le sien... quant au mien, inutile d'ajouter qu'il est à vos ordres.

— Ta femme est prête d'accoucher, interrompit Anselme, alors elle a besoin de repos; ne la dérange pas. Nous ne sommes pas des cannibales! Mais ne m'as-tu pas parlé d'un certain souper?...

— On va vous le servir à l'instant ! donnez-vous la peine d'entrer !

Anselme, complètement désarmé par ce bon accueil, s'empressa de jeter sa borne à dix pas de lui, dans la rue, avant de suivre le maire.

Dix minutes plus tard, à la vue d'un repas substantiel que l'on nous apporta, la figure de mon compagnon se dérida tout à fait, et se retournant vers moi :

— Eh bien, me dit-il, la complainte du Juif-Errant ne manque pas d'une certaine vérité. Les bourgeois de Vienne en Dauphiné sont d'une humeur fort docile...

— Quand on enfonce les portes de leurs maisons...

— Au fait, je dois convenir que, sans mon expédient du caillou, nous courions

fort le risque de coucher à jeun à la belle étoile.

Notre repas terminé, et pour Anselme un repas n'était terminé que quand il ne restait plus que la nappe sur la table, nous priâmes le maire de vouloir bien nous indiquer un endroit pour passer la nuit.

— Toutes les maisons de la ville sont occupées par vos compagnons, nous dit-il. Voulez-vous, c'est le seul local dont je puisse disposer, aller coucher à l'église : on y a établi des magasins de fourrage, et vous y serez très bien.

Il était tard, nous devions nous remettre en marche le lendemain au point du jour, nous acceptâmes.

Jamais je n'oublierai, quoique aucun événement extraordinaire ne l'ait signalée, cette nuit que je passai à l'église. Entouré

de décombres, couché sur la paille et appuyé contre un tombeau, je ne pus fermer les yeux jusqu'au lendemain. Les débris de l'autel, les vitraux cassés qui jonchaient le sol, me plongèrent dans une profonde rêverie en évoquant à mes yeux le temps passé.

Je réfléchis à cette terrible et subite métamorphose qui s'était opérée dans les mœurs de la France, à ce changement brusque et sans transition d'une crédulité aveugle, mais au moins respectable, à un scepticisme éhonté, et je finis par m'avouer que la passion humaine, en faussant le principe républicain, n'avait encore remplacé les préjugés détruits, ni par une vertu ni par une croyance.

Quant à Anselme, quoiqu'il fût sincèrement dévoué au nouvel ordre des choses,

il ne put voir sans indignation que les caveaux où reposaient les pères eussent été démolis pour fournir du salpêtre.

— La révolution devrait bien au moins respecter les tombeaux ! me dit-il avec une sensibilité et un sentiment dont je ne le soupçonnais pas capable.

Ce fut avec un vif sentiment de plaisir que nous vîmes briller à travers les vitraux de l'église, les premiers feux de l'aurore ; nous nous empressâmes de sortir et d'aller rejoindre notre bataillon qui se formait en bataille sur la place. Pendant tout le temps que dura notre étape, c'est-à-dire jusqu'au bourg de Roussillon, qui n'est guère éloigné de Vienne que de quatre lieues, nous traversâmes un pays morne et isolé.

C'était à peine si, dans les villages où nous passions, nous apercevions de temps

en temps, à travers les carreaux épais et verts des chaumières, la tête craintive et curieuse d'un enfant attiré par le son de nos tambours : partout régnait un silence de mort! On eût dit un pays dévasté par une épidémie terrible et dont les habitants s'étaient enfuis!

A l'arrivée du bataillon à Roussillon notre commandant trouva des ordres de l'autorité supérieure, qui lui enjoignaient de nous éparpiller en garnison dans les villages et les bourgs voisins.

Cette nouvelle, qui offrait en perspective à mes compagnons de la maraude et des profits, fut accueillie par la plupart d'entre eux, pour ne pas dire par tous, avec une grande joie. Quant à moi, elle me consterna. J'avais bien pris mon parti d'aller faire le coup de fusil à la frontière,

mais je ne pouvais m'accoutumer à l'idée de servir d'instrument de vengeance.

Cependant il fallait bien obéir. Seulement je me promis d'apporter une extrême douceur dans l'accomplissement de ma consigne.

Le lendemain matin, on me désigna à une portée de fusil du Roussillon une chaumière où je devais aller me mettre en garnisaire.

— Quand donc aura-t-on besoin de nous à la frontière? dis-je à Anselme. Je ne puis t'exprimer, cher ami, la répugnance avec laquelle je me rends à mon poste. Ce rôle de tourmenteur, que l'on nous impose, me répugne au delà de toute expression. Je ne puis me faire à l'idée que mon arrivé dans une chaumière où règne probablement, en ce moment, la paix, va éveil-

ler les craintes des braves gens qui l'habitent, peut-être faire couler leurs pleurs et changer cette paix en désespoir ! Ah ! le rôle de garnisaire est une chose bien pénible.

— Dame ! je ne trouve pas, moi ; au moins l'on mange bien.

— Oui, mais aux dépens de qui ?

— Est-ce que cela nous regarde, nous ? Est-ce qu'il ne faut pas des hommes pour défendre la République ? Pourquoi les jeunes gens, désignés pour marcher, refusent-ils de se soumettre, et laissent-ils leurs parents exposés à la colère du pouvoir ?

— Oui, mais les parents, eux, ils ne sont pas coupables.

— C'est possible. Cependant il est certain que si on ne les tourmentait pas,

jamais leurs enfants ne rejoindraient leurs drapeaux.

— C'est juste, Anselme. On ne peut laisser périr la République, et laisser arriver l'étranger en France ; mais n'importe, je te répète que ce rôle de garnisaire ne me va pas.

Prénant alors mon fusil, je me dirigeai avec une répugnance pleine de lenteur vers la cabane qui m'était assignée, et où je ne tardai pas à arriver.

Lorsque j'entrai, je trouvai toute la famille à table : un cri d'effroi et de terreur qui salua ma présence, m'affecta péniblement.

— Qu'y a-t-il, citoyen, pour votre service ? me demanda un beau vieillard à la barbe blanche, en se levant de table et en s'avançant vers moi. Apportez-vous un

billet de logement? En ce cas soyez le bien-venu. Nous ne sommes pas riches, mais cependant nous ferons de notre mieux pour ne vous laisser manquer de rien.

— Je ne viens pas avec un billet de logement, répondis-je en rougissant malgré moi, je suis envoyé chez vous comme garnisaire.

— Que la volonté de Dieu soit faite! dit le vieillard avec résignation et en jetant un triste et doux regard sur sa famille, qui semblait en proie à une terreur extrême.

Garnisaire ou non, vous n'en êtes pas moins un soldat de la France, et comme tel vous resterez le bienvenu! Quant à mon fils, que la réquisition me réclame, je puis vous jurer, devant Dieu, que voici

cinq ans que je n'en ai entendu parler et que je ne sais ni où il est, ni s'il appartient encore à ce malheureux monde !

La résignation noble et digne du paysan m'avait été droit au cœur ; il augmenta bientôt la sympathie que j'éprouvais pour lui, en ajoutant d'un ton de simplicité qui me parut atteindre jusqu'à la grandeur antique :

— Mes enfants, ne soyez point effrayés ainsi. Ce militaire a tout comme vous un père et une mère. En nous voyant réunis, il songera à sa famille. Vous voyez qu'il ne pourra être méchant !

— Merci, mon brave homme, m'écriai-je en lui prenant la main, vous venez de me juger comme je mérite de l'être et tel que je me montrerai avec vous. D'abord et avant tout, je dois vous déclarer que, si le

devoir me force à remplir le rôle de garnisaire, ma sensibilité se révolte contre cette mission. Je renonce donc, et cela avec le plus grand plaisir, aux trois francs que vous devez me compter chaque soir. Je ne vous demande qu'une chose, c'est que ma présence parmi vous ne vous dérange en rien de vos occupations et n'augmente pas votre dépense. Vous m'accorderez une place à votre table, vous me laisserez partager votre ordinaire, et vous vous figurerez que votre famille se compose d'un enfant de plus.

Le bon vieillard voulut me répondre, mais trahi par son émotion, il ne put pendant un moment prononcer une seule parole : la pression de sa main, que je tenais dans les miennes, me parut préférable à un long discours.

— Ah ! monsieur, me dit-il enfin, après un assez long silence et d'une voix qui tremblait, si tous les hommes vous ressemblaient, s'ils étaient seulement strictement honnêtes, la France n'en serait pas réduite au point où elle se trouve aujourd'hui.

Nous autres paysans, voyez-vous, monsieur, nous ne sommes pas des politiques, nous sommes des travailleurs ; habitués à gagner notre vie à la sueur de notre front, nous ne demandons qu'une chose, la tranquillité avec tout le monde, des rapports faciles et loyaux avec chacun. Aujourd'hui nous sommes punis pour nous être mêlés d'événements qui ne nous regardaient pas. Que Dieu ait pitié de nous !

— De quels événements parlez-vous, brave homme ?

— De la révolution! Nous avons été des ambitieux et des cupides, qui sommes tombés dans le piége qu'on nous a tendu! Nous avons battu des mains et crié vive la nation lorsqu'on nous a exempté de la rente et de la dîme! Hélas! si nous avions crié: « Vive la tranquillité et le travail » nous ne serions point dans la misère qui nous accable aujourd'hui!

— Cependant la rente et la dîme étaient deux injustices révoltantes!

— Je ne vous dis pas non, monsieur; mais que voulez-vous, nous y étions tellement habitués que nous n'y songions plus! Au total, nous vivions heureux. Le proverbe: « Le mieux est l'ennemi du bien, » est un mot plein de sagesse!

— Vous vous trouvez donc bien malheureux, aujourd'hui?

— Si nous nous trouvons malheureux, mon brave militaire! Pouvez-vous m'adresser sérieusement une telle question? Notre vie est comme celle du damné, sans une minute de repos, sans espérance. Sous prétexte des Piémontais et des Autrichiens qui sont, dit-on, là-bas sur la montagne, on nous force de donner nos blés, nos chevaux, nos troupeaux, notre temps à la République.

On nous envoie des bandits qui se prétendent nos défenseurs, et dont le premier soin en arrivant chez nous est de piller nos celliers, de vider nos greniers, d'insulter nos femmes et d'emmener avec eux nos enfants! Ah! jour de Dieu! combien de fois, en entendant de pauvres et honnêtes jeunesses, crier et se débattre sous la main insolente et brutale de vos com-

pagnons, ainsi qu'un pauvre passereau sous la serre de l'émouchet, n'ai-je pas enfoncé, avec rage, mes ongles dans le manche de ma faux, en songeant que je ne m'appartenais pas, que je me devais à ma famille!... Ah! monsieur, si nous avons cédé au péché d'ambition nous en sommes bien punis!

Mon hôte, en pensant ainsi, me rappela M. Jacques de Chevrières, et je déplorai amèrement, en moi-même, la stupidité criminelle et farouche de ces hommes qui, se prétendant les élus de la liberté et les représentants du peuple, semblent s'être donné pour mission de torturer le peuple et de tuer la liberté!

Quant à moi, sincèrement républicain, jamais je ne changerai d'opinion! Je ne puis toutefois me défendre d'un grand

sentiment de tristesse et de doute en songeant aux mystères de l'avenir! La République, — c'est une imprudence que je commets en écrivant ces lignes qui me conduiront peut-être à l'échafaud, — me paraît du moins d'ici à longtemps, — plus je vois les hommes et les choses de près, impossible en France. N'importe, je ne faiblirai pas dans la route que je me suis tracée; je n'abandonnerai jamais mes rêves et mes croyances!

Je me rappellerai toute la vie, dût-elle se prolonger au-delà de la durée humaine, des huit jours que je passai dans la chaumière du bon Roger — c'était le nom de mon hôte; — ce que l'on eut pour moi de ces soins et de ces prévenances qui ne ressemblent pas plus à la servilité que l'amitié ne se rapproche de la flatterie, est

incroyable; je me sentais aimé, j'étais heureux!

Toutefois, comme les habitants de la campagne ignorent le savoir-vivre des villes, je ne tardai pas à m'apercevoir que mon séjour chez Roger le forçait à s'imposer des privations et nuisait au bien-être de sa famille. Je résolus de le libérer de cette charge.

CHAPITRE XI

—

Un matin que j'étais à respirer l'air sur le devant de la porte, je vis passer le maire du village, et je me déterminai à mettre à profit cette occasion, pour accomplir mon projet.

Courant aussitôt au devant de l'officier municipal et l'arrêtant par sa carmagnole :

— Citoyen, lui dis-je, j'ai besoin de te parler et je te prie de m'écouter avec attention. Je ne suis encore que simple caporal, c'est vrai ; mais je t'avertis que mon cousin germain fait partie de la Convention, qu'il m'est tout dévoué, ne voit que par mes yeux et m'a prié de lui adresser des rapports sur la province et sur les campagnes... A présent, j'arrive au fait...

— Ton uniforme seul suffit pour te valoir ma bienveillance, citoyen défenseur de la patrie, me répondit le maire d'un ton qu'il essaya de rendre gracieux.

— Il ne s'agit pas ici de bienveillance, il n'est question que de justice. Tu m'as

envoyé comme garnisaire dans la cabane du citoyen Roger...

— Aurais-tu à te plaindre de lui? Qu'il tremble!

— Tout au contraire, c'est lui qui a à se plaindre de moi, ou pour être plus exact, de la République.

— Réfléchis-tu bien à ce que tu dis, citoyen? interrompit le maire.

— Parfaitement? Pourquoi cela?

— C'est que tu prétends, monstrueuse hérésie, que l'on peut avoir à se plaindre de la République?

— Mais, très certainement. C'est justement par suite de cette absurde et dangereuse infaillibilité que l'on accorde à tout acte de la République, que l'on est parvenu, non seulement à la déconsidérer en France, mais encore à la faire haïr...

Or, comme je veux, moi, qu'on l'aime et qu'on la respecte, je m'opposerai toujours, dans la mesure de mes forces, à tout acte qui me paraîtra de nature à compromettre sa justice et sa dignité!

Je prétends donc — et fais-moi le plaisir, citoyen maire, de ne plus m'interrompre — que le laboureur Roger, honnête et brave travailleur qui gagne à peine de quoi soutenir sa famille, a le droit de se plaindre de ce que ne pouvant qu'au moyen de la plus stricte économie, joindre, comme on dit, les deux bouts, on lui ait envoyé un garnisaire.

En frappant ainsi le paysan probe et laborieux, ce n'est pas seulement un pauvre homme sans défense mais bien aussi la République que l'on atteint; car ces injustices la font haïr...

— Mais, citoyen, je te ferai observer, me dit le maire stupéfait de ce langage si nouveau pour lui...

— Tu ne me feras rien observer du tout! continuai-je en l'interrompant. Il faut que j'écrive aujourd'hui une longue lettre à mon cousin de la Convention, et je n'ai pas de temps à perdre. Terminons donc au plus tôt notre affaire. Je désire, ou je veux, choisis l'expression qui te conviendra le mieux, que tu m'assignes un autre logement. Et, entendons-nous bien, je désire que ce soit chez un homme riche, ou du moins à son aise, afin que ma présence ne soit pas pour lui une cause de sacrifices au-dessus de ses moyens.

Le maire réfléchit pendant quelques secondes, puis, me regardant entre les yeux :

— Es-tu brave, citoyen? me demanda-t-il enfin.

Je sentis à cette question le rouge me monter au visage; mais, faisant un effort sur moi-même pour contenir mon indignation:

— Je suis Français et je porte l'uniforme de la République, lui répondis-je froidement.

– Pardon, je n'ai pas voulu t'offenser! Mais c'est que, vois-tu, il y a bravoure et bravoure. Tel homme se bat comme un lion sur un champ de bataille, qui tremble au moment d'entrer dans un salon. Tel autre monte en héros, aux sons de la musique et des trompettes, à l'assaut d'une redoute, qui, seul, la nuit, dans la campagne, se trouvant perdu, et sachant que adns les environs rôde un ennemi, se

blottit dans un buisson et attend, en proie à toutes les angoisses de la terreur, l'arrivée du jour.

— Voici bien des phrases pour une adresse que je te demande.

— Je tenais à t'avertir... Mais je vois que tu comptes sur toi-même... Suis-moi, je vais te donner un nouveau billet de logement.

— Très bien ! Et pour aller chez qui ?

— Eh mais, chez notre seigneur !

— Que dis-tu ! chez votre seigneur ! répétai-je avec surprise.

— C'est un reste d'habitude, me répondit le maire en rougissant jusqu'aux oreilles, je voulais dire chez le citoyen Pierre, l'ex-baron ou marquis de je ne sais plus quoi !

— Ah ! très bien, je comprends ! Mais, ce baron n'a donc pas émigré ? Il a osé rester en France !

— Que veux-tu ? Ce n'est pas ma faute. Oui, il a osé cela. Après tout, j'espère bien que le comité révolutionnaire du district lui fera payer cher un de ces jours son indépendance !

— Pourquoi donc ? Je trouve, moi, au contraire, que cet ex-baron, en n'abandonnant pas lâchement la France, pour se réfugier à l'étranger, ainsi que l'a fait la presque totalité de la noblesse, a bien mérité au contraire de la patrie. Pourquoi fuir, lorsque votre conscience ne vous reproche rien ?

— Ah ! c'est que malgré cela il arrive souvent... Oui, au fait, pourquoi fuir lorsque votre conscience ne vous reproche

rien, ajouta le maire, en laissant de côté, sans y donner suite, la première partie de sa phrase. Tiens, citoyen, voici ton billet de logement; bien du plaisir et beaucoup de chance.

Il me parut que l'officier municipal prononçait avec un air singulier ces paroles, et l'idée me vint qu'il songeait à me dénoncer pour mes propos anti-révolutionnaires. Attaché à l'armée, aimé de mes camarades, possédant dans mon sac d'excellentes lettres de recommandation de mon oncle, pour vingt patriotes célèbres, et n'ayant aucun antécédent politique, — à quelques petits péchés de fédéralisme près — bien compromettant à me reprocher, je me préoccupai peu de cette dénonciation possible.

Je fus prendre congé de Roger et de sa

bonne famille; quoique mon nouveau billet de logement ne dût m'éloigner d'eux que d'une heure de marche, ils pleurèrent en me souhaitant adieu, comme si je partais pour un lointain voyage.

Le temps était magnifique, les buissons pleins de fleurs et le trajet que je devais parcourir pour me rendre à ma nouvelle destination, m'eût présenté une charmante promenade, si mes regards et mon cœur n'eussent été attristés par le douloureux spectacle que je rencontrai à chaque pas, de mes camarades qui, ivres de vin et de désirs, se livraient à d'ignobles excès.

Je ne puis dire l'impression de pitié profonde et de colère furieuse que je ressentais lorsqu'en passant auprès d'une chaumière qui, ensevelie sous de paisibles ombrages, semblait un asile destiné au

silence et à la paix, j'entendais partir des cris de détresse poussés par des femmes ou retentir la voix avinée de quelque soldat en proie à l'ivresse.

Vingt fois je fus sur le point de m'interposer dans ces drames horribles, mais hélas! en songeant à mon insuffisance, je dus m'abstenir de toute intervention. De quel poids pouvait peser, en effet, un modeste grade de caporal et la force d'un seul homme, dans la balance de ces passions déchaînées! C'eût été me sacrifier sans profit pour les victimes! Je me contentai de hâter le pas.

Après avoir recueilli quelques indications sur ma route, j'arrivai enfin devant un magnifique château qui était entouré d'un parc immense, et éloigné de toute

habitation : c'était là la demeure que m'assignait mon billet de logement.

Remarquant que la grille d'entrée n'était pas fermée à clé, je la poussai et pénétrai hardiment dans la cour.

Je remarquai alors avec étonnement que des écussons en pierre, sculptés sur les murailles, écussons qui représentaient sans doute les armes des propriétaires de château, avaient été respectés par la main des hommes ; aucune mutilation ne se voyait ; seulement ces insignes féodaux étaient recouverts par une légère couche de mortier, qui en altérait à peine les formes.

— Je connais à présent, sans les avoir même entrevus, les propriétaires de ce château, pensai-je.

Comme personne ne se présentait pour me recevoir, je frappai avec la crosse de

de mon fusil le pavé de la cour, et me mis à détacher tranquillement mon sac, ainsi qu'un homme qui, se sachant chez lui, ou du moins ne doutant pas que l'on puisse songer un instant à lui refuser l'hospitalité, n'a besoin ni d'encouragement, ni de permission pour se mettre à son aise.

Les courroies de mon sac passées sous mon bras et les boutons de mon habit à moitié défaits, j'allais, voyant que l'on ne venait pas à ma rencontre, me diriger vers le perron qui conduisait aux logements du château, lorsqu'un gros petit homme, revêtu d'un habit gris à boutons d'or, et porteur d'une volumineuse perruque, apparut au haut du perron, m'observa un instant en silence, et daigna enfin se diriger vers moi.

Au reste, comme il est probable que

cette démarche lui coûtait, le gros petit homme ferma à moitié ses yeux, rejeta sa tête en arrière et me regarda avec une insolence et un air de mépris profond.

Je jugeai que j'allais avoir affaire au baron, et je me promis de lui rendre la monnaie de sa pièce et de lui faire payer cher son outrecuidance. Ce fut lui qui le premier prit la parole :

— Holà ! l'homme au fusil et au sac, me dit-il en pinçant les lèvres et en s'arrêtant à deux pas de moi, que voulez-vous ? Qui vous amène ici ?

— Je suis ici garnisaire ! lui répondis-je fort doucement, afin de le laisser se mettre bien dans son tort.

— Garnisaire ! Qu'est-ce cela ? répéta le baron, en haussant les épaules d'un air de mépris, encore quelque invention patrio-

tique! Merci, l'ami, nous n'avons pas besoin ici de cette marchandise, vous pouvez continuer votre chemin.

— Veuillez lire auparavant cet ordre, citoyen, lui répondis-je toujours avec la même modération.

— Un ordre! et de qui! Il y a donc encore un pouvoir en France?

— Mais il y a, si je ne me trompe, celui de la République!

— Pardon, monsieur, je ne connais pas, me dit le baron en jetant à mes pieds mon billet de logement.

Ma foi, cette dernière insulte comblait la mesure; j'éclatai :

— Misérable insolent! lui dis-je en m'avançant tout contre lui, il existe encore un pouvoir dont je ne vous ai pas parlé : c'est celui que possède l'homme de cœur

sur le lâche, celui que je dois exercer sur vous ! Ramassez ce papier, misérable!... vite... sans perdre une seconde... ou craignez que je n'oublie dans ma colère le mépris que vous méritez seul, et que je vous traite avec une brutalité dont je me repentirais plus tard en songeant à votre poltronnerie, mais dont vous commenceriez par être la victime.

Le baron, devinant sans doute à ma pâleur, à l'animation de mon regard et au tremblement de ma voix, que je ne pourrais plus me contenir longtemps, et craignant peut-être que je fisse usage de mon fusil, se décida à ramasser le billet de logement qui gisait honteusement à mes pieds, et me le rendit.

— La réparation n'égale pas l'offense, lui dis-je ; je n'accepterai ce billet de vous

que lorsque vous me le présenterez à genoux .. et prenez garde... votre hésitation pourrait vous coûter la vie !...

Le baron, me voyant soulever mon fusil, tomba à mes pieds et consentit à l'affreuse démarche que j'exigeais de lui.

— A présent, citoyen, lui dis-je, nous sommes quittes; si vous vous repentez d'avoir été un lâche, et que vous vous sentiez assez de courage pour vouloir venger votre honneur, je suis à vos ordres.

Le baron, pour toute réponse, se releva et se sauva à toutes jambes en criant à l'assassin et au secours.

Ne voulant pas rester dehors et craignant qu'il ne refermât les portes derrière lui, je me mis à sa poursuite et pénétrai à sa suite dans le château.

Je dois avouer que cette conduite inqualifiable me paraissait, de la part d'un noble — car mon opinion ne me rend pas injuste, et je ne voudrais pas nier l'admirable courage de la noblesse française — un fait aussi extraordinaire qu'inexplicable.

A peine venais-je, toujours à la poursuite du baron, de franchir les marches du perron, que je me trouvai entouré par cinq à six domestiques qui se tenaient dans l'antichambre.

— Si l'un de vous me touche, je l'étends mort à mes pieds! m'écriai-je avec force.

Cette menace sembla — car ils me serraient de trop près déjà pour que je pusse faire usage de mon fusil — médiocrement effrayer les drôles.

— Assommez ce bandit! criait de son côté le baron en excitant ses valets.

C'était une scène de confusion impossible à décrire.

Dieu sait quel eût été pour moi le dénoûment de cette aventure, et j'avoue que je songeais déjà à battre en retraite, quand à l'aspect d'un homme âgé d'environ cinquante ans, fort simplement vêtu, d'une figure et d'une démarche imposantes, qui entra, venant de l'intérieur du château, dans l'antichambre, un grand silence se fit.

— Qu'y a-t-il? que se passe-t-il donc? Pourquoi ce tumulte et ces cris? demanda le nouveau venu d'une voix ferme et accentué.

— Il y a, citoyen, lui répondis-je, que je suis tombé dans un guet-apens.

— Qui êtes-vous, monsieur? Comment vous trouvez-vous ici?

— L'uniforme que je porte répond à votre question; quant à ma présence dans ce château, ce billet de logement la motive!

L'inconnu prit le billet que je lui présentais, y jeta les yeux, et, me le rendant avec beaucoup de politesse :

— Vous êtes parfaitement en règle, me dit-il, mais cela ne m'explique pas la scène de violence qui se passait tout à l'heure! Vous aurait-on manqué d'égards? Auriez-vous à vous plaindre de mes gens.

A cette question, je compris que je m'étais grossièrement trompé en prenant le gros petit homme aux boutons d'or, pour

le maître du château, et que ce titre appartenait à mon nouvel interlocuteur.

— Oui, citoyen, lui répondis-je, on a voulu en effet m'insulter, mais comme ma vengeance a dépassé l'offense, je n'ai plus à me plaindre...

— Votre conduite est inexcusable, s'écria-t-il en s'adressant d'un air sévère aux domestiques qui, tremblants et confus, n'osaient plus lever les yeux. L'uniforme d'un soldat français, quelle que soit la couleur de la cocarde qui le surmonte, a droit, ne l'oubliez pas, aux respects de tous!..... Quant à l'hospitalité, c'est là un de ces devoirs sacrés que l'on doit toujours exercer, non seulement avec conscience, mais encore avec bonheur. Remerciez ce militaire de sa générosité

qui l'empêche de me livrer le nom des coupables.

Les domestiques, confus, me balbutièrent aussitôt des excuses, dont j'arrêtai l'expression par un signe de main : je remarquai que le gros petit bonhomme aux boutons d'or était, de tous, celui qui se montrait alors le plus humble vis-à-vis de moi : j'appris plus tard qu'il remplissait au château les fonctions d'intendant.

— Si vous voulez me suivre, je vais vous conduire moi-même à votre chambre, me dit l'inconnu.

Je m'inclinai en signe d'adhésion et de remercîment, et je suivis mon guide.

CHAPITRE XII

Une minute plus tard, j'étais installé dans une pièce magnifiquement meublée, et dont les croisées donnaient sur le parc.

— Vous trouverez ici tout ce qu'il vous

faut pour votre toilette, me dit alors mon bienveillant conducteur. Au reste, si vous manquiez de quelque chose, vous n'auriez qu'à sonner : les domestiques sont à vos ordres.

— Vraiment, monsieur le baron, lui répondis-je, je ne sais comment vous remercier de votre bienveillante complaisance. Il est impossible d'exercer l'hospitalité d'une façon plus gracieuse.

— C'est moi qui dois vous remercier de ce titre de baron que vous venez, par pure courtoisie et en homme bien élevé, de me donner, me dit-il en souriant, seulement, vous vous êtes trompé, je ne suis pas baron. Avant l'abolition de la noblesse, on m'appelait comte. Mais le moment du dîner s'avance, nous dînons au château à une heure, et à peine vous reste-t-il quel-

ques minutes pour songer à votre toilette. Désirez-vous que je vous envoie mon valet de pied ? Non, dites-vous, très bien! alors je vous ferai avertir lorsque nous nous mettrons à table, car j'espère que vous voudrez bien nous faire l'honneur, à moi et à ma famille, de partager notre modeste ordinaire. A revoir !

Le comte me salua alors d'une légère inclinaison de tête et s'en fût, me laissant en proie à un assez vif sentiment de surprise. — Quel peut être cet homme ? me demandai-je tout en époussetant mon uniforme souillé de poussière. Un traître ou un orgueilleux ? Car enfin, pour qu'il ose rester en ce moment en France, il faut qu'il soit soutenu par l'accomplissement d'un grand devoir ou par une rare impudence ! Il faut nécessairement, ou qu'il se

croie indispensable à son parti, ou qu'il soit imbu de l'idée que la République n'oserait poursuivre un homme de sa condition! Mais non, cette dernière hypothèse est inadmissible.

Trop d'illustres victimes, prouvent, exemples sanglants, que la fureur de la populace une fois qu'elle est déchaînée ne s'arrête pas plus devant la force que devant la naissance, pour qu'il puisse regarder comme une sauvegarde l'illustration qu'il tient de ses aïeux. Au reste, j'ai remarqué dans le regard de mon hôte une expression de franchise et de fermeté qui, je dois l'avouer, prévient de prime-abord en sa faveur. Je ne crois donc pas que ce soit la crainte d'une dénonciation qui l'ait rendu si aimable et si prévenant avec moi. Comme il est homme bien élevé, il

aura tenu à me dédommager par ses bons procédés de l'insolence du gros petit ventru aux boutons d'or. Enfin, peu m'importe... nous verrons.

J'achevais mon monologue et ma toilette, lorsque le comte vint lui-même m'annoncer que l'on allait servir le dîner. Je m'empressai de le suivre.

Après avoir traversé plusieurs pièces, dont j'admirai en passant la richesse, je pénétrai dans une magnifique salle à manger gothique, où j'aperçus une table luxueusement dressée. Il y avait sept couverts.

Presque au même instant une porte à doubles battants s'ouvrit, et un valet en grande livrée annonça :

— M. le marquis, M. le chevalier, mesdemoiselles, M. l'abbé.

On conçoit avec quelle curiosité mon regard se porta sur les nouveaux venus. Le premier qui entra, celui que le valet avait appelé M. le marquis, était un grand et beau vieillard à la moustache rude et blanche, à l'aspect martial. Son visage, sillonné d'une énorme balafre et de rides profondes, ressemblait à ces figures d'anciens guerriers que l'on trouve dans les tableaux du moyen-âge.

Le chevalier, enfant de seize à dix-sept ans, ne présentait rien de remarquable dans sa personne, si ce n'est une allure dégagée et une expression d'intrépidité et d'étourderie qui, du reste, me parurent s'allier fort bien avec sa taille dégagée et sa jambe bien faite : il portait un habit de cour de la dernière fraîcheur.

Les deux demoiselles, suivant le cheva-

lier, pouvaient avoir de treize à quatorze ans: elles promettaient de devenir de fort jolies femmes. Quant à l'abbé, gros homme trapu, à la figure insignifiante et colorée, il n'attira que médiocrement mon attention, j'avais déjà vu beaucoup de ses collègues qui lui ressemblaient.

Le comte, avant de se mettre à table, me présenta aux convives; j'appris ainsi que le beau vieillard, son frère aîné, était un ancien commandeur; que le chevalier était le fils de mon introducteur, et les demoiselles, ses filles.

A peine étions-nous assis qu'un essaim de valets, tous en grande livrée, envahit la salle à manger et se mit à nous servir avec autant de zèle que d'intelligence.

Le comte et le marquis leur ayant adressé plusieurs fois la parole, ceux-ci

leur répondirent constamment en employant la troisième personne et en leur donnant leurs titres. Je croyais rêver.

— Je vois à votre air étonné, caporal, me dit en souriant le comte, que notre intérieur vous surprend à l'égal d'un mystère. Mon Dieu ! cela s'explique pourtant d'une façon bien simple, par l'habitude. Voilà vingt ans que nos domestiques sont habitués à nous traiter avec respect et à nous appeler marquis, comte et chevalier ; ils n'ont pu se faire encore aux nouveaux usages et se décider à nous traiter de citoyens. Et puis, en vérité, nous ne sommes pas aussi coupables que nous en avons l'air de prime-abord. Il faut nous excuser de vivre de notre ancienne vie, puisque la nouvelle société ne nous reconnaît

pas et que les lois nous laissent à la porte.

— Jusqu'à ce que nous les y mettions nous-mêmes, s'écria avec pétulance le jeune chevalier, et j'espère que cela ne sera pas trop long.

— Mon fils — lui dit son père d'un ton moitié affectueux et moitié sévère — vous venez de prononcer là de mauvaises paroles. Oubliez-vous devant qui vous parlez ?

Le comte me désigna alors, et, me saluant légèrement, fit une pause et poursuivit : — devant un défenseur du pouvoir actuel, devant un soldat de la République.

— Monsieur, lui dis-je, je vous remercie du tact exquis avec lequel vous avez averti votre fils, et cela en évitant de me froisser

du danger auquel il pourrait s'exposer en s'exprimant ainsi qu'il vient de le faire, devant un inconnu. Rassurez-vous. J'aime la République, et, par conséquent, je suis loin d'éprouver de l'enthousiasme pour les misérables qui nous gouvernement aujourd'hui.

Mon opinion est que l'on doit, avant tout, respecter celle des autres : que tant qu'un citoyen ne trouble pas la paix publique, ne prêche pas la révolte et se contente d'exprimer simplement ses souhaits, la société n'a rien à lui reprocher. J'aime la liberté d'un amour trop pur pour la confondre avec l'odieuse tyrannie qui courbe et avilit aujourd'hui la France, et je hais la démagogie de toutes les forces de mon honnêteté et de mon âme. Au reste, seriez-vous des conspirateurs et auriez-

vous l'imprudence de dévoiler devant moi vos plans et vos projets, que votre qualité de mon hôte vous garantit de ma discrétion.

Le comte m'avait écouté en silence et ses yeux fixés sur les miens.

— Monsieur, me répondit-il en souriant lorsque j'eus cessé de parler, cette fois est la première de notre vie que nous nous soyons vus ; jamais encore, n'est-ce pas, nous ne nous étions trouvés en présence ? Eh bien, d'après les paroles que vous venez de prononcer, je crois pouvoir, sans me tromper, vous dire qui vous êtes.

— Dites, monsieur, j'avouerai si vous trouvez juste.

— Vous ne vous fâcherez pas de ma franchise.

— J'aurais à cela d'autant plus mauvaise

grâce que votre intention, j'en suis persuadé, n'est nullement de m'offenser.

— Que Dieu me préserve d'une semblable pensée! A la façon quasi solennelle, presque pompeuse, et, passez-moi ce mot, que je vous supplie de ne pas prendre en mauvaise part, un peu guindée dont vous vous exprimez, il est évident pour moi que vous êtes un membre de ce que l'on appelait jadis la bonne bourgeoisie. Monsieur votre père devait appartenir, soit aux affaires, soit à la magistrature secondaire.

— Vous avez deviné juste, monsieur, j'en conviens. Que voulez-vous, nous autres bourgeois, nous n'avons jamais fréquenté la cour, et nous devons pécher par notre manque d'usage.

— Ah! voilà que vous vous piquez, vous

avez tort! Je ne prétends nullement que la bourgeoisie, et croyez que la politesse n'entre pour rien dans ce que je vous dis là, soit, ni par ses manières, ni par son intelligence, inférieure à la noblesse; non, telle n'est point ma pensée. Je constate seulement qu'elle en diffère! La hauteur que montrait la noblesse prouvait qu'elle sentait le besoin de cacher, par une fausse dignité, la faiblesse de son institution; l'espèce de morgue et de fierté guindée que montre la bourgeoisie de notre siècle prouve au contraire qu'elle sent ses forces, et pressant qu'elle, aussi, va devenir aristecratique à son tour.

— Vous ne croyez donc pas au triomphe de l'absolutisme? Et vous accordez quelques lumières au tiers-Etat!

— Dieu seul connaît, monsieur, les

mystères de l'avenir! Quant à ce tiers-Etat que nous avons aidé, comme des étourdis, dans sa rude besogne de démolisseur, je vous répète, que, selon moi, après nous avoir abattu il doit bientôt nous remplacer.

Mais, qu'il prenne garde, son organisation étant irrégulière, car il est impossible que les priviléges reconnus par la loi sanctionnent jamais son origine révolutionnaire, il ne pourra, non pas se maintenir, mais seulement se défendre, qu'à force d'union et de dévouement, il aura pour lui la richesse et l'intelligence, mais ces forces finiront par lui devenir inutiles, si l'aveuglement du triomphe le conduit à l'égoïsme et à l'oubli du passé.

— Ma foi, monsieur, il faut avouer que vous n'êtes guère optimiste. Nous sommes

en pleine révolution, et voilà que sans attendre la fin de cette crise-ci, vous nous en promettez une autre.

— Je ne vous l'annonce, remarquez-le bien, que conditionnellement! Le sort de la France est en ce moment entre les mains de la bourgeoisie.

Elle peut, car je ne suis pas de ces aveugles qui nient la lumière, assurer son bonheur ou la conduire à l'abîme! Toute sa force, à défaut d'existence privilégiée et légale, consiste, je vous le répète, dans son union. Qu'une fois victorieuse elle se divise, et je ne crois pas me tromper en affirmant qu'alors nos descendants assisteront à un spectacle bien autrement horrible qu'à celui, quelque hideux qu'il soit, que nous voyons aujourd'hui.

Entre le peuple et la noblesse les rôles

étaient tranchés, la position nette ; nous constituions à ses yeux une injustice, nous étions simplement des ennemis ! Les bourgeois, s'ils succombent, seront à ses yeux des traîtres et des apostats ! Je ne prévois qu'en frémissant les monstrueuses horreurs de cette lutte, si jamais, comme je le crains, elle a lieu, et j'en éloigne autant que possible ma pensée et mon regard !

Je retrace fidèlement ici, sans vouloir les commenter, les paroles que prononça mon hôte : peut-être dans trente ans, si je vis encore, ne signifieront-elles plus rien ou seront-elles devenues une prophétie. Je ne les transcris sur mon calpin de voyage que comme un souvenir de l'an II.

Après le dîner, et lorsque l'abbé eut dit les grâces, mon hôte me proposa d'aller

faire avec lui un tour de parc : j'acceptai son offre.

Notre conversation ne toucha en rien aux événements du jour. On eût dit que pour mon hôte la révolution n'existait pas. Seulement, il m'apprit qu'il avait servi pendant trente ans dans le régiment de cavalerie de Royal-Champagne, et qu'il conservait un doux souvenir de sa carrière militaire.

Je brûlais, quant à moi, d'envie de l'interroger, et d'apprendre comment en l'an II de la République, il pouvait se faire qu'il n'eût en rien modifié son ancien genre de vie et qu'il menât aussi ostensiblement un train d'aristocrate, sans que personne songeât à l'inquiéter; mais les convenances retenaient l'expression de ma curiosité. Le reste de la journée se passa

d'une façon fort agréable, l'abbé ayant mis à ma disposition la bibliothèque du château. Après le souper qui se passa avec le même cérémonial que le dîner, le vieux commandeur nous fit une lecture de la vie des hommes illustres de Brantôme.

Je ne puis exprimer le plaisir que je pris à entendre cette voix un peu rude et hautaine, qui avait fait retentir jadis les mers d'Afrique de ses commandements, redire, en ce style expressif et naïf, que tout le monde connaît, les exploits des vieux capitaines dont parle Brantôme. Il me semblait que le commandeur lui-même avait dû faire partie de ces hardis aventuriers, et qu'il ne revenait aujourd'hui dans cette grande salle gothique, que pour enflammer l'ardeur et le courage de

ses arrière-petits neveux aux récits de ses prouesses passées !

À dix heures, après avoir fait les prières du soir en commun, on se sépara.

Mon hôte me souhaita une bonne nuit, m'accompagna avec un valet de pied qui nous précédait portant un candélabre allumé, jusqu'à la porte de ma chambre.

Après avoir retracé sur mon calpin les principaux événements de la journée, je me couchai et j'éteignis ma lumière ; mais de longtemps il me fut impossible de m'endormir, mon imagination montée et intriguée se livrait aux conjectures les plus bizarres et les plus hazardées.

Le résultat de mes pensées fut que mon hôte devait être non-seulement un homme de cœur, mais bien encore d'intelligence. Seulement je ne pouvais m'expliquer

comment, pour la première fois qu'il me voyait, sans savoir mes antécédents, sans même connaître mon nom, il avait osé se montrer si à nu devant moi, et m'admettre pour ainsi dire dans l'intimité de sa famille.

Cette inconséquence et cette imprudence de la part d'un homme aussi sensé, qu'il me paraissait l'être, me semblaient tout à fait étranges.

Pendant les trois à quatre premiers jours qui suivirent mon arrivée au château, aucun incident digne d'être rapporté ne vint rompre la monotonie de la vie calme et heureuse que je menais.

Le quatrième jour, c'était un dimanche, mon hôte me demanda, après le déjeûner, s'il me serait agréable d'assister à la messe.

— Ah ! monsieur, lui répondis-je, voilà que je vous surprends faisant une concession à la révolution.

— Quelle concession ? me demanda-t-il avec étonnement.

— Mais celle de reconnaître les prêtres assermentés.

— Vous vous trompez ; c'est l'abbé qui doit officier.

— Alors votre proposition, quelque bienveillante qu'elle soit au fond, me rend tout bonnement passible, si je l'accepte, de la peine capitale. Assister à un office divin célébré en cachette...

— Vous vous trompez encore, me dit le comte en m'interrompant ; l'office sera célébré très publiquement dans la chapelle du château, et devant une nombreuse

assistance. En effet, ayant, poussé par la curiosité, accepté l'offre de mon hôte, je me rendis une demi-heure plus tard à la chapelle que je trouvai envahie déjà par les campagnards des alentours.

Quant au comte et à sa famille, ils étaient assis à l'ancien banc seigneurial : on leur donna de l'encens et on leur offrit en grande cérémonie le pain bénit. Tout cela était si en dehors des habitudes nouvelles de la France, que je fus au moment de douter de la réalité de ce que je voyais : je me demandais si je ne rêvais pas.

Pendant une semaine que je restai encore au château, mes hôtes continuèrent à se montrer vis-à-vis de moi d'une prévenance, d'une délicatesse extrê-

mes : mes moindres souhaits étaient devinés et accomplis. Il était impossible de pousser plus loin, qu'ils ne le faisaient, le devoir de l'hospitalité.

CHAPITRE XIII.

—

Cette semaine écoulée, j'appris une grande nouvelle qui me causa une assez vive émotion, c'es-à-dire que notre bataillon était désigné pour aller au siége de Toulon : l'ordre me fut donné de rejoindre le corps au plus vite.

Je m'empressai de communiquer cette nouvelle à mon hôte, et après lui avoir notifié mon intention de partir de suite, je le remerciai, ainsi que toute sa famille, de l'hospitalité sans pareille que j'avais trouvée dans leur château. Chacun me souhaita une heureuse chance et un bon voyage, et le comte voulant me conduire jusqu'à Roussillon, ordonna d'ateler sa voiture.

— Vraiment, mon cher monsieur, me dit-il, lorsque nous nous trouvâmes seuls et en tête-à-tête dans son carrosse, je ne puis trop vous louer de la discrétion que vous avez montrée. Depuis près de quinze jours que vous vivez parmi nous, il vous a fallu déployer une grande force de caractère pour résister à votre curiosité. Vingt fois je vous ai vu vous éloigner brusque-

ment de moi au moment où une question allait tomber de vos lèvres. A présent que nous sommes sur le point de nous séparer, probablement à tout jamais, demandez-moi tous les éclaircissements que vous désirez avoir, je suis prêt à vous répondre.

— Monsieur, lui répondis-je, je ne sais trop comment reconnaître votre générosité et votre franchise. Oui, en effet, ma curiosité a été et est encore vivement excitée. Je profiterai donc, sans me faire prier, de la permission que vous voulez bien me donner.

— Parlez, je suis, je vous le répète, à vos ordres.

— Expliquez-moi, je vous en supplie, comment il peut se faire qu'en pleine révolution, alors que le moindre retour au

passé est une chose considérée et punie comme un crime, vous n'ayez apporté aucun changement dans votre genre de vie? Que vous conserviez vos domestiques en livrée, votre abbé en soutane; que vous portiez votre titre et fassiez publiquement célébrer la messe dans la chapelle de votre château? J'avoue que votre hardiesse et l'impunité qui l'accompagne, constituent un mystère inexplicable pour moi!

— Ce mystère est pourtant bien facile à expliquer, me répondit le comte en souriant. L'extrême liberté d'action dont je jouis en ce moment est le fruit de mon passé. Je ne suis pas de ces gentilshommes qui ne sont devenus humains que depuis que la révolution s'est montrée cruelle et injuste envers eux. J'ai toujours été bon

avec tout le monde, et surtout envers mes vassaux...

— Alors, c'est à la reconnaissance de vos bienfaits qu'il faut attribuer cette paix que vous goûtez aujourd'hui, au beau milieu de la tourmente?

— Pas précisément, c'est plutôt à un égoïsme bien entendu! Je vous ai dit que j'ai toujours été bon, mais je n'ai pas ajouté pourquoi je l'ai été. Voici le fait en peu de mots. Vous savez que chacun possède certains goûts et certaines manies; moi, j'aime par-dessus tout la joie et la gaîté. Un visage sombre et triste m'a toujours été une chose pénible à voir, quand bien même je ne m'intéressais pas au motif qui produisait cette tristesse.

Par contre, rien ne m'est agréable comme d'entendre résonner un joyeux

éclat de rire, comme de reposer mes yeux sur une figure souriante et épanouie. J'ai donc toujours fait le bien au point de vue, si je puis m'exprimer ainsi, de mon agrément personnel. Un de mes paysans était-il assigné par mon homme d'affaires, vite il accourait à moi pour obtenir un délai, et je m'empressai aussitôt de déchirer l'assignation qui affligeait le pauvre diable ! Un mariage avait-il lieu entre mes vassaux, si les fiancés étaient pauvres, je me chargeais de leur dot ; s'ils étaient à leur aise, je mettais à leur disposition les ressources du château pour la célébration de la noce, et, en voyant tous les visages joyeux, je m'amusais beaucoup.

Lorsque 89 est arrivé, j'ai été un moment sur le point d'émigrer ; mais mes paysans sont venus me supplier avec tant

d'instances de ne pas les abandonner, que je ne me suis pas senti le courage de repousser leur prière ; je suis resté. Seulement j'ai eu soin de faire mes conditions.

Mes amis, leur ai-je dit, je conçois que vous teniez à moi, et je veux bien ne pas passer à l'étranger ; toutefois, je n'entends pas que ma condescendance à vos désirs me devienne nuisible. Ma conduite sera ce qu'elle a toujours été. Je continuerai d'être votre ami et non votre seigneur, mais je veux aussi pouvoir compter sur votre affectueuse obéissance. Convenons que pour nous la révolution n'existera pas ; que nous resterons en dehors des événements, que nous continuerons à vivre joyeusement en paix comme par le passé, et c'est un marché conclu.

A présent, si vous voulez politiquer, ouvrir dès clubs, prendre des mesures patriotiques, faire des motions et sauver la patrie, j'ai bien l'honneur d'être votre serviteur ! Comme je ne puis supporter la vue de figures sinistres et affairées, je pars ! C'est à prendre ou à laisser. Ma franchise eut un plein succès ; mes paysans me jurèrent que jamais je n'aurais à me plaindre d'eux, et que, comme ils ne pouvaient espérer de devenir plus heureux qu'ils ne l'étaient, ils ne tenaient nullement à se lancer dans la tourmente.

— Ma foi, mes amis, leur dis-je, je crois que vous avez raison. Au point de vue de l'intérêt et de l'égoïsme, vous agissez en gens qui savez calculer ; car, supposez que vous brûliez mon château — cela est à présent de mode — que vous dévastiez

mon parc et incendiez mes forêts, qu'en résulterait-il pour vous ? Que si vous aviez besoin d'argent, vous ne pourriez plus puiser dans ma bourse ; que si vous étiez malades, vous manqueriez des remèdes que je vous donne ; que si vous aviez froid, ayant brûlé mes arbres, vous ne trouveriez pas pour vous chauffer ces amats de fagots que je laisse sous mes hangars à la disposition de ceux qui en ont réellement besoin.

En un mot, vous détruiriez votre château, vos propriétés, vos richesses ! Vous voyez que votre mauvaise action serait nonseulement un crime, mais, qui pis est, une grosse sottise, au point de vue de votre bien-être et de vos intérêts. Voilà, mon cher monsieur, poursuivit le comte,

le langage que je tins à mes paysans, et ils le comprirent.

— Ah! monsieur, m'écriai-je, votre conduite a été admirable! Chaque fois que l'on s'adresse aux sentiments nobles et généreux du peuple, on est sûr d'en être écouté et compris!

— Je ne partage nullement votre opinion, me répondit le comte, en accompagnant ces paroles d'un sourire plein de finesse et de profondeur. Il ne faut jamais, au contraire, en appeler à la générosité du peuple, mais bien s'adresser toujours à sa logique et à son intérêt. Les masses ne tiennent jamais compte des intentions ; elles n'apprécient et ne comprennent que les faits : on ne peut dominer le peuple que par le bien-être matériel. Pour moi, la stabilité des pouvoirs

à venir est là ! Sauront-ils jamais apprécier l'importance de cette question ? C'est ce que j'ignore !

A présent, pour en finir avec ces éclaircissements, je dois avouer que j'ai été récompensé de mon bon sens par une heure d'un bonheur ineffable.

Lorsque la loi sur la destruction des titres féodaux a été publiée, j'ai voulu éprouver mes anciens vassaux et essayer mes forces. Je fis donc porter mes archives à la municipalité. Une heure après, une charrette, couverte de branchages et de verdure s'arrêtait, entourée et accompagnée par tous les paysans, à la porte de mon château ; cette charrette contenait mes parchemins, que l'on me rapportait intacts. Ma foi ! à quoi bon le cacher, j'ai

éprouvé en ce moment une émotion irréfléchie et délicieuse... J'ai pleuré...

— Ah ! je conçois ces larmes, m'écriai-je, attendri par le récit de mon hôte. Eh bien ! prétendrez-vous encore que le peuple ne possède pas la mémoire du cœur ?...

— Certainement, que je le prétends ! continua-t-il. Dans cette ovation, qui m'était décernée, il entrait peut-être bien un peu de reconnaissance ; mais l'intérêt était le sentiment qui y dominait...

— Comment cela ? Je ne vous comprends pas.

— C'est bien simple : mes paysans, sans se rendre compte au juste de ce calcul, avaient réfléchi que, se trouvant parfaitement heureux avec moi, que posse-

dant pour ainsi dire dans ma personne un homme d'affaires, probe, fidèle et dévoué, il était de leur intérêt, pour jouir de la continuation de ce bonheur, de me conserver à tout prix. Or, comme la marque de sympathie qu'ils me donnaient devait, à leurs yeux, assurer ce résultat, et qu'au fond elle ne leur imposait aucune peine et aucun sacrifice, ils s'étaient empressés de saisir l'occasion. Voilà le fin mot de mon triomphe. Je voudrais, quant à moi, si jamais je devenais le pouvoir, faire trembler les mécontents et les opposants à la menace de ma retraite !...

— Vous voulez vous montrer à moi, monsieur, dis-je à mon hôte, beaucoup plus sceptique que vous ne l'êtes...

— Non, parole d'honneur. Ce que je vous dis je le crois !... Mais je m'éloigne

du sujet de notre conversation, ou, pour être plus exact, des explications que vous désirez!... N'ayant rien à redouter de mes paysans, qui savaient que leur bien-être était attaché à ma tranquillité, j'avais encore à redouter les nouvelles autorités révolutionnaires. Ma foi, je ne vous le cacherai pas, j'ai employé auprès d'elles, toujours par suite de mon système, les moyens d'une corruption indirecte. J'ai mêlé leurs intérêts aux miens.

La fille du maire, par exemple, est fiancée à un homme qui est à moi depuis vingt ans; le procureur syndic du district est le neveu de mon intendant, dont toute la fortune doit lui revenir un jour; j'ai fait nommer un de mes anciens valets de chambre huissier du département, et comme il a une nombreuse famille, je lui

compte toujours ses gages; enfin, un jeune homme que j'ai fait élever vient d'être placé commis au département. Tout le monde est donc intéressé à ma prospérité, et par conséquent, personne ne songe à me nuire. Voilà pourquoi je puis, en pleine révolution, donner le spectacle étrange de cette indépendance qui vous a si fort étonné.

— Je vous remercie beaucoup, monsieur, de la confiance que vous voulez bien me montrer en me donnant toutes ces explications, mais il est encore une question que je voudrais bien vous adresser. Je ne puis comprendre comment un homme, doué d'un esprit d'observation aussi remarquable que celui que vous posssédez, ait pu justement se confier au premier venu, c'est-à-dire à une personne

dont il ne connaît, ni la famille, ni les antécédents!... Enfin, ne pourrais-je pas être un traître!

— Vous croyez que je ne vous connais pas, me répondit le comte en souriant. Vous commettez là une grave erreur. Vous n'étiez pas depuis cinq minutes au château, que je savais déjà à quoi m'en tenir sur votre compte.

— Voilà qui me semble fort et mérite une explication.

— Elle sera faite. D'abord et avant tout, croyez qu'un vieux capitaine de cavalerie se connaît mieux en hommes qu'un philosophe. Ensuite, pour en venir à vous, rappelez-vous quelle a été votre entrée au château...

— Elle a été un peu orageuse.

— Justement; c'est-à-dire que, devant

une insulte, vous vous êtes montré plein de violence et d'indignation ! Or, un homme emporté est rarement un traître. Du moment que je vous ai vu poursuivre avec tant de fureur mon malheureux et coupable intendant, j'ai su que je pouvais me fier à vous, que vous n'abuseriez pas de mon hospitalité !

Le comte achevait de prononcer ces paroles lorsque la voiture s'arrêta. Nous venions d'arriver à Roussillon.

Ce ne fut pas sans un certain plaisir que je revis Anselme, car je me trouvais si seul au monde depuis que j'avais quitté la maison paternelle, que j'étais heureux de me savoir un camarade. L'ex-Dominicain me raconta qu'il avait été assez bien hébergé par de braves cultivateurs à qui son entretien avait dû coûter une année de

leur revenu. Anselme, généreux, humain et bon garçon en toute circonstance, devenait impitoyable lorsqu'il s'agissait de son estomac.

De Roussillon, nous prîmes notre route par Valence où notre bataillon arriva en assez mauvais état. Les privations que nos hommes avaient à subir, unies aux excès auxquels ils se livraient sans mesure pour se dédommager, lorsque l'occasion s'en présentait, causaient beaucoup de maladies.

Je ne crois pas avoir jamais rencontré de plus méchant homme qu'un petit tailleur borgne chez qui nous fûmes loger à Valence. Je vois encore ce hideux coquin, au corps maigre et décharné, à la figure hâve et maladive, à l'œil faux, inquiet et cruel. Comme il représente un

type malheureusement assez commun à notre époque, je pense devoir rapporter la conversation que nous eûmes, Anselme et moi, avec lui, et la façon dont il nous accueillit.

— Citoyens, nous dit-il brusquement en nous voyant entrer dans sa sombre boutique, êtes-vous contens de votre commandant ?

— Certainement, lui répondis-je.

— Et de votre capitaine ?

— Également !

— Vos officiers remplissent-ils scrupuleusement leurs devoirs, sont-ils patriotes ? montagnards ? Etes-vous certains qu'ils n'aient jamais donné dans le fédéralisme, et que parmi eux il ne se trouve pas quelque suspect ou quelque modéré ?

— Ah ça ! aurez-vous bientôt fini avec

vos questions? s'écria Anselme. Qu'est-ce que tout cela vous fait?

— Cela me fait, citoyen, que j'appartiens au comité de surveillance, et que si vos épaulettiers ne sont pas tout à fait purs, je les dénoncerai.

— Et quand bien même cela serait, vous figurez-vous que nous vous livrerions nos officiers? lui dis-je.

— Vous auriez bien tort d'hésiter, me répondit-il, car leur arrestation ferait des vides au profit de votre avancement!

— Je suis sans ambition. Tous les postes sont également honorables lorsqu'on sert la République. Vous-même, citoyen, quoique vous ne soyez qu'un modeste artisan, vous êtes à mes yeux tout aussi estimable qu'un grand personnage, à la condition toutefois, bien entendu, que vous

remplirez vos devoirs et resterez un honnête homme.

Il me parut que les mots de modeste artisan ne plaisaient nullement au tailleur qui interrompit alors la conversation et appela sa fille.

— Ninette, lui dit-il, habille-toi; je te mènerai ce soir à la société. J'espère citoyens, que vous assisterez à la séance, continua-t-il en se tournant vers Anselme et moi ; vous verrez que, quoique modeste artisan, je jouis d'une assez grande considération. L'on me craint et l'on me respecte ; mais voici le souper servi, mettez-vous à table.

Notre hôte, pendant toute la durée du repas, ne cessa pas un instant de parler.

— Savez-vous, citoyens, nous disait-il, que Valence regorge, en ce moment, de

muscadins et de contre-révolutionnaires... Au reste, cela n'a rien d'étonnant. Le gouvernement ne s'occupe pas de nous : voilà près d'un mois que l'on ne s'est pas servi de guillotine. Heureusement que l'on nous promet pour ces jours-ci un tribunal révolutionnaire.

Pour ma part, je me charge de lui fournir de quoi remplir au moins trois cents actes d'accusation. Je surveille et je connais les trames de nos aristocrates! qu'ils tremblent, les infâmes! Et penser, citoyens, que ce serait une chose si facile que de fonder à tout jamais la République à la France, d'assurer la prospérité du pays, et que le gouvernement reste inactif! Cela me désole...

— Que ne proposez-vous votre moyen? lui dit Anselme.

— Mon moyen, citoyen, est, comme toutes les grandes et belles choses, d'une simplicité rare. Voulez-vous affermir la République? Coupez cent mille têtes? Désirez-vous la paix ? Coupez-en cent mille autres. Tenez-vous à voir revenir l'abondance? Alors abattez-en non plus cent mille, mais le triple !...

— Ah ! fi de vos boucheries, s'écria Anselme en interrompant l'énergumène ; cessez ces propos qui m'ôtent l'appétit! Après tout, si vous tenez tant à verser du sang, que ne prenez-vous un fusil et ne nous suivez-vous au siége de Toulon ?

Le petit tailleur borgne, à cette proposition, se leva de table, et regardant Anselme d'un air méchant :

— Sais-tu bien, citoyen, lui dit-il, que tu me fais l'effet d'être un modéré ?

— Pas quand je frappe, au moins, répondit tranquillement mon camarade, en montrant son poing énorme et puissant.

Le tailleur se rassit aussitôt et garda pendant quelques temps le silence, mais cette trève accordée à la crainte ne fut pas de longue durée, et nous eûmes bientôt à subir de nouveau ses affreux propos. Sa femme voyant le dégoût que nous causait cette conversation, dégoût que nous ne nous donnions pas la peine de dissimuler, essaya alors de calmer par quelques douces paroles le sanguinaire enthousiasme de son mari; mais mal lui prit de son intervention.

Le tailleur heureux de trouver une victime sur laquelle il put sans danger faire retomber sa mauvaise humeur, s'emporta envers elle d'une façon indigne.

— Tais-toi, malheureuse! lui cria-t-il avec fureur, tais-toi, ou prends garde à ma vengeance. Depuis longtemps déjà je te soupçonne d'aller à la messe des insermentés, et il faudra bien qu'un jour ou l'autre je finisse enfin par te surprendre! Je sais ce qui se passe dans vos oratoires d'aristocrates; il ne me reste plus qu'à vous saisir en flagrant délit. Alors, malheur à vous! rien ne pourra plus vous sauver de l'échafaud! Je suis ton mari, me diras-tu; oui, c'est vrai, mais le patriote doit savoir faire taire ses affections privées devant le salut de la nation. Avant d'être époux, je suis citoyen : la République avant la famille. Tu verras! aristocrate! tu verras!

— Allons, citoyen, lui dit Anselme en l'interrompant, voilà assez de colère

comme cela. Je suis la douceur même, cependant quand on m'agace trop les nerfs, je finis parfois par me fâcher, et alors... dame! Tenez, croyez-moi, taisez-vous! Quant à votre femme, elle a fait à la République un trop beau présent, continua mon camarade, en désignant la jeune Ninette par un signe de tête, pour que l'on puisse mettre en doute son patriotisme.

— Citoyen, je n'ai que faire de vos menaces et ma fille n'a pas besoin de vos compliments, répliqua le petit tailleur.

— Allons mon père, je vous en supplie, calmez-vous, dit mademoiselle Ninette en prenant l'affreux petit monstre par le bras. Voici l'heure de la séance qui s'avance. Oubliez-vous donc que vous m'avez promis de me mener à la société.

— Oui, c'est vrai, ma fille!... Allons

nous-en! Citoyens soldats, sans rancune. Si vous tenez à passer un moment fort agréable, accompagnez nous! La séance de ce soir sera des plus intéressantes : on compte sur du scandale et du tapage.

— Tant pis, répondit Anselme, car nous avons besoin de repos! Quand à moi je vais me coucher.

— Ah! messieurs, nous dit la femme du tailleur lorsque ce dernier fut parti avec sa fille, je vous en conjure, ne mettez plus en colère mon mari. Si vous saviez ce dont il est capable...

— Bah! dit Anselme, les gens qui crient si fort ne sont pas ordinairement beaucoup à redouter! Ils ressemblent à ces chiens qui aboient toujours et ne mordent jamais.

— Hélas! vous vous trompez, citoyens.

Je ne prétends pas au reste que mon mari agisse par lui-même ; seulement, à force de crier, il finit par se faire écouter et par trouver des hommes d'action qui se chargent de l'accomplissement de ses menaces. Savez-vous qu'il y a deux mois à peine, ce misérable, — je parle de mon époux, — a fait, par ses dénonciations, guillotiner une de mes cousines-germaines, mon amie d'enfance.

— Et vous restez avec ce monstre! s'écria Anselme

— Il le faut bien ! ma bonne Ninette n'a-t-elle pas besoin de moi !

— Ah! votre sort, pauvre femme, doit être affreux, lui dis-je, avec un ton d'intérêt qui toucha la malheureuse jusqu'au larmes.

— D'autant plus affreux, monsieur, me

répondit-elle, que dans le fond mon mari n'est pas méchant : c'est la peur d'être guillotiné lui-même qui l'a rendu tel qu'il est aujourd'hui! Avant la révolution, il était connu par la pusillanimité et par la faiblesse de son caractère! J'ai peur toutefois qu'il ne soit à présent tout à fait perverti. On dirait qu'il éprouve une certaine jouissance, connaissant sa propre faiblesse, à faire trembler ceux qui lui sont supérieurs par l'énergie et par le courage!... Dieu veuille que l'avenir ne lui réserve pas le remords de m'avoir fait monter sur l'échafaud!...

— Pouvez-vous vous arrêter à une idée aussi monstrueuse!

— Oh! je vous parle, messieurs, sans crainte et sans colère, nous répondit la malheureuse d'un air résigné, je ne sais

que trop ce que je dis ; mais, ajouta-t-elle, en changeant de ton, vous devez être fatigués et il n'est pas juste que je vous prive d'un repos nécessaire, pour vous conter des infortunes qui ne peuvent vous intéresser! Veuillez me suivre, je m'en vais vous conduire à votre chambre.

Ce ne fut pas sans un certain plaisir que le lendemain matin, au point du jour, je me trouvai en marche avec le bataillon sur la route de Montélimar. Je n'étais point fâché d'être délivré de la présence de notre hôte le tailleur.

CHAPITRE XIV

—

J'ai souvent été à même de remarquer que la plupart du temps les voyageurs jugent les endroits qu'ils ont parcourus bien plus d'après le plaisir qu'ils y ont trouvé que d'après ce qu'ils sont réellement. Le

lecteur me permettra donc, contrairement à l'opinion émise par plusieurs touristes, de prétendre que Montélimar est la plus jolie ville que je connaisse dans le monde entier. Je dois ajouter que, grâce à une heureuse rencontre que nous fîmes, Anselme et moi, nous y fûmes admirablement hébergés. Voici le fait en peu de mots.

Nous étions, mon compagnon et moi, en avance d'environ un quart d'heure sur le bataillon, quand nous fûmes abordés par un de ces bourgeois désœuvrés, et sans cesse pourtant en mouvement, que l'on aperçoit d'ordinaire parcourant, la canne à la main, les avenues de leur ville, afin d'être les premiers instruits des nouvelles qui arrivent.

Notre homme, en apercevant deux militaires dont les habits poudreux témoi-

gnaient suffisamment qu'ils venaient de loin, s'empressa d'accourir vers nous.

A peine, tant il avait envie d'entamer la conversation, prit-il le temps de nous saluer, puis entrant de suite en matière, il nous demanda si notre régiment devait arriver bientôt; s'il revenait de l'armée, s'il s'y rendait; si nous nous étions souvent trouvés au feu; si avions une belle musique, si nos sapeurs portaient de longues moustaches; qu'elle était la taille de notre tambour-major: si enfin nous comprenions le provençal?

Anselme, qui flairait déjà sans doute un bon repas, répondit avec beaucoup de complaisance à toutes ces questions, et finit en ajoutant que nous ne comprenions, en fait de langues, que le latin et le français!

— Vous avez donc étudié, citoyens? nous demanda le bourgeois en nous regardant avec une surprise mêlée de respect. Puis-je vous demander, en ce cas, jusqu'où vous avez poussé vos classes?

— Jusqu'à la théologie inclusivement, répondit Anselme.

— Est-il possible! Pourriez-vous m'expliquer ce livre latin que je porte toujours partout avec moi.

— Rien de plus facile, dit Anselme avec une magnifique impudence. Voyons ce livre! Bon. Ce sont les vêpres. *Laudate pueri nomen Domini!* Enfants, louez le Seigneur!

— Voilà qui est parfaitement rendu, s'écria le bourgeois, mais si je vous demandais le mot à mot de cette phrase...

— Oh! dit Anselme d'un air confus,

c'est un mot à mot pour les petits enfants. N'importe : *pueri*, enfants, *laudate*, louez, *nomen*, le nom, *domini*, du Seigneur !

— Seriez-vous en état, citoyens soldats, de me traduire, toujours à livre ouvert, un des sept psaumes de la Pénitence.

— Il n'y a rien que nous ne puissions, mon camarade et moi, traduire à livre ouvert ! répondit Anselme d'un air superbe. Donnez votre livre à mon ami et vous allez voir !...

Comme ce bourgeois me paraissait être un excellent homme, et que je n'avais rien de mieux à faire, je me prêtai avec complaisance à son innocent désir, et je me mis à traduire le psaume tout en marchant.

Je ne puis dire l'admiration que lui causa une si grande science.

— Sans dictionnaire! sans dictionnaire! répétait-il en emboitant son pas sur le mien, c'est à ne pas y croire! Ah! citoyens, ajouta-t-il lorsque j'eus terminé, à partir de ce moment jusqu'à celui où vous quitterez Montélimar, je vous confisque à mon profit. Je vois que vous êtes des jeunes gens de très bonne famille, peut-être des fils de procureurs ou d'avocats... Soyez assurés que si vous daignez consentir à accepter mon hospitalité, je vous traiterai comme vous méritez de l'être.

Anselme, ravi de la perspective que cette déclaration offrait à sa sensualité, s'empressa d'accepter.

Notre bon bourgeois, craignant sans doute de nous perdre, nous accompagna, lorsque nous fûmes arrivés dans la ville,

jusqu'à la municipalité ; puis une fois qu'Anselme eut pris en argent nos étapes, il s'empara de nos deux bras et nous conduisit en triomphe chez lui.

Il nous apprit pendant ce trajet, qu'avant la révolution il était greffier, et qu'avec le produit de son office il avait payé les premières annuités d'un bien fonds de deux mille écus de rente, sur lequel il vivait alors tout doucement avec sa famille.

— Quant à mon opinion, ajouta-t-il, à vous parler franchement, je n'en ai pas une de bien formée. Mon caractère timide et obligeant m'a toujours empêché d'entrer sérieusement dans un parti, car je sens qu'il me serait impossible de contredire et de combattre mes adversaires.

Je suis fort bien avec tout le monde. J'invite à dîner les patriotes les plus tur-

bulents, et je salue les modérés ; je parle avec de grands éloges du nouveau régime, mais je ne dis jamais de mal de l'ancien. Grâce à ma vieillesse et à la jeunesse de mes enfants, je ne crains pas la réquisition militaire. Il n'est malheureusement pas impossible que je ne sois guillotiné un jour, mais en attendant, je passe assez tranquillement ma vie.

Ce type du bourgeois timide, circonspect et philosophe restera, si je ne me trompe, parmi les figures intimes que laissera la révolution. J'en ai déjà, pour ma part, rencontré, depuis le commencement de l'an II, une quantité considérable.

La femme de l'ancien greffier, malgré les éloges exagérés que son mari lui fit de nous, nous reçut avec une froide politesse. Toutefois l'heure du souper étant

venue, nous trouvâmes une table si admirablement servie, qu'Anselme, trop vivement ému, manqua de tomber en faiblesse.

— Vraiment, mon cher Alexis, me dit-il, en sortant deux heures plus tard de table, ce greffier présente peut-être certains côtés ridicules dans sa personne, mais au fond, je le crois doué de qualités solides. Réellement, je serais heureux de me trouver à même de pouvoir lui être utile, afin de lui prouver que ce n'est pas un ingrat qu'il a si bien fait souper ce soir.

Anselme ne se doutait guère en formant ce souhait que le hasard devait se charger de le réaliser quelques heures plus tard.

Nous dormions encore d'un profond sommeil lorsqu'un grand bruit et un mouvement extraordinaire qui avait lieu dans

la maison nous réveillèrent, Anselme et moi, presque en sursaut.

On montait, on descendait avec rapidité, on ouvrait et on fermait les portes avec violence. Un grave événement devait se passer.

Nous nous levâmes aussitôt, et nous étant habillés en toute hâte, nous descendîmes au salon, qui était situé au rez-de-chaussée.

La première chose que nous aperçûmes en entrant fut notre brave hôte, l'ex-greffier, qui, assis sur un canapé, entre sa femme et ses deux jeunes enfants, pleurait à chaudes larmes.

Sa famille observait un morne silence.

Une vieille bonne placée, droite, immobile, le col tendu, la bouche béante, devant ses maîtres, et portant sur la figure

l'expression d'un grand effroi, complétait l'ensemble de ce triste tableau.

— Que vous est-il donc arrivé, mon cher hôte? demandai-je vivement au greffier.

— Hélas! me répondit-il avec un gros soupir, vous voyez en moi un homme qui n'a plus longtemps à vivre!... Je ne puis tarder à être guillotiné...

A cette réponse, Anselme et moi, ne pûmes garder notre sérieux, et nous éclatâmes de rire.

— Votre gaîté me prouve, mes bons amis, continua notre hôte, que vous ne croyez pas à mes paroles..... Vous vous imaginez que craintif comme je le suis, j'ai dû prendre une ombre pour la réalité et que je m'alarme à tort!..... Hélas! que n'en est-il ainsi! Mais je vous le répète, le

danger qui me menace n'est que trop réel : rien ne peut me sauver.

Le malheureux, en s'exprimant ainsi avait l'air si sérieux et si convaincu, que nous commençâmes à croire, Anselme et moi, que la chose pouvait être plus grave que nous ne l'avions pensé d'abord. Nous le priâmes de s'expliquer.

— Mon Dieu, mes bons amis, nous dit-il après un moment d'hésitation, je ne vois pas trop pourquoi je ne me confierais pas à vous ! Des jeunes gens aussi bien élevés que vous l'êtes, et qui ont fait de si bonnes études, ne peuvent être doués que d'un cœur généreux : au reste, songeriez-vous, ce que je ne puis admettre, à me trahir, que cela n'aggraverait encore en rien ma position, car elle est désespérée. Voici le fait : jugez.

Je m'étais lié, dans le temps, — pensant que cela aiderait à ma tranquillité, — avec le président du district; or, ne voilà-t-il pas qu'un jour ce malheureux arrive à quatre heures du matin, chez moi, m'annonce qu'il est poursuivi en qualité de fédéraliste, et me prie de lui garder une liasse de papiers très importants, et dont la saisie le conduirait, tout droit, me dit-il, à l'échafaud. Je dois me rendre cette justice, qu'en voyant ce président proscrit et tombé en disgrâce, ma première pensée fut d'abord de refuser le dangereux dépôt qu'il me confiait; toutefois, je réfléchis que peut-être bien les fédéralistes arriveraient plus tard au pouvoir, et qu'il ne serait pas d'une mauvaise politique de m'assurer, par un léger service rendu d'avance à l'un d'eux, d'un ami puissant dans leur

parti. Je pris donc les papiers et les serrai dans un grand cabinet noir qui me sert de pièce de dégagement.

Voilà près de quatre mois que ce dépôt m'avait été fait, et vraiment je n'y pensais même plus, lorsque ce matin, au point du jour, un membre du comité révolutionnaire a sommé, au nom de la loi, ma domestique de lui ouvrir, et a mis les scellés sur la porte du fatal cabinet. Adieu, citoyen intègre, m'a-t-il dit en s'en allant, je n'ai pas le droit de procéder moi-même à une perquisition; mais tu recevras dans la journée la visite du comité, qui viendra en corps lever les scellés. Je doute fort que tu sortes de cette affaire-ci avec ta tête.

Le malheureux greffier, à cet endroit de son récit, s'arrêta un moment, versa de

nouvelles larmes et reprit enfin d'une voix qui ressemblait à un sanglot.

— Vous comprenez, mes amis, qu'une fois le membre du comité parti, mon premier soin a été de voir s'il ne me serait pas possible de pénétrer dans le cabinet sans toucher aux scellés. Hélas! ce réduit ne possède ni une issue ni une lucarne, et, à moins de creuser le plancher, je ne devine pas trop par quel moyen on pourrait s'y introduire pour soustraire ces papiers qui doivent me conduire tout droit à l'échafaud. A présent, que vous connaissez ma position, n'ai-je pas raison de pleurer?

— On a toujours tort de perdre son sang-froid et de se lamenter — répondit Anselme — au reste, je conviens que votre position est extrêmement critique et que

vous ne vous exagérez nullement les conséquences fâcheuses qu'elle peut avoir pour vous. Après tout, par le temps d'exécutions qui court, ce n'est pas le diable que d'être guillotiné.

A cette consolation peut-être un peu hasardée et inopportune, l'infortuné greffier éclata en sanglots déchirants. Ses enfants s'unirent à son bruyant désespoir, et ce fut une scène de désolation à attendrir un tigre.

— Parbleu, dit Anselme en élevant de nouveau la voix, puisque cela vous répugne tant d'être guillotiné, il faut absolument que je trouve le moyen de vous tirer d'affaire.

L'ex-dominicain se mit alors à réfléchir profondément, tandis que l'infortuné greffier, les yeux fixés sur lui avec un indi-

cible sentiment d'espoir et de crainte, semblait vouloir suivre et deviner ses pensées.

Quant à moi, quoique cette scène eût son côté burlesque, cependant son dénoûment menaçait d'être, selon toutes les probabilités, si sérieux et si sanglant, que je ne pouvais m'empêcher de ressentir une vive émotion.

— Mes amis, s'écria tout à coup Anselme, j'ai trouvé ce que je cherchais. Un peu d'intelligence et d'audace, et nous sortirons à notre honneur de ce mauvais pas. Silence, estimable greffier! Vous me parlerez plus tard de reconnaissance, si bon vous semble. Pour le moment, nous n'avons pas de temps à perdre, allons droit au but et ne nous amusons pas en route. Dites-moi, le cabinet qui renferme

les papiers de l'ancien président du district, est-il grand ?

— A peu près comme la moitié de ce salon...

— En ce cas vous êtes sauvé ! Essuyez vos larmes et suivez-moi.

— Anselme, m'écriai-je, fais bien attention à tes paroles. Donner un trop grand espoir à notre hôte serait, si tu n'es pas certain de l'infaillibilité de ton moyen, une légèreté coupable et cruelle. Réfléchis donc, je t'en supplie, avant de te prononcer avec tant d'assurance.

— Ne crains rien, cher ami. Je ne me suis pas avancé comme un étourdi qui ne tient pas compte des obstacles et ne voit que ce qu'il désire voir. J'ai tout pesé, tout calculé, et je répète que je suis certain du

succès, pour peu, ce qui ne sera pas difficile, que l'on me seconde dans l'accomplissement de mes projets.

— Monsieur, s'écria en ce moment une domestique en entrant précipitamment dans le salon, je viens d'apercevoir au bout de la rue le même membre du comité révolutionnaire, déjà venu ce matin, qui se dirige encore vers la maison...

— C'est bien, ma bonne, dit froidement Anselme ; rendez-vous au devant de lui et faites en sorte de l'arrêter cinq minutes!.. Ayez l'air de vouloir lui faire des révélations, paraissez hésiter aux questions qu'il vous adressera, et finissez par répondre toujours ces seuls mots : « Oh ! quant à cela, citoyen, je ne sais pas. »

— C'est bien, monsieur, j'obéis! répon-

dit la domestique en s'en allant aussitôt.

— A présent, mes amis, nous dit Anselme, les secondes valent des années. Montons vite !

FIN DU PREMIER VOLUME.

Fontainebleau, imp. de E. Jacquin.

Fontainebleau, imprimerie de E. Jacquin.

